



**VA JOUER
DEHORS!**

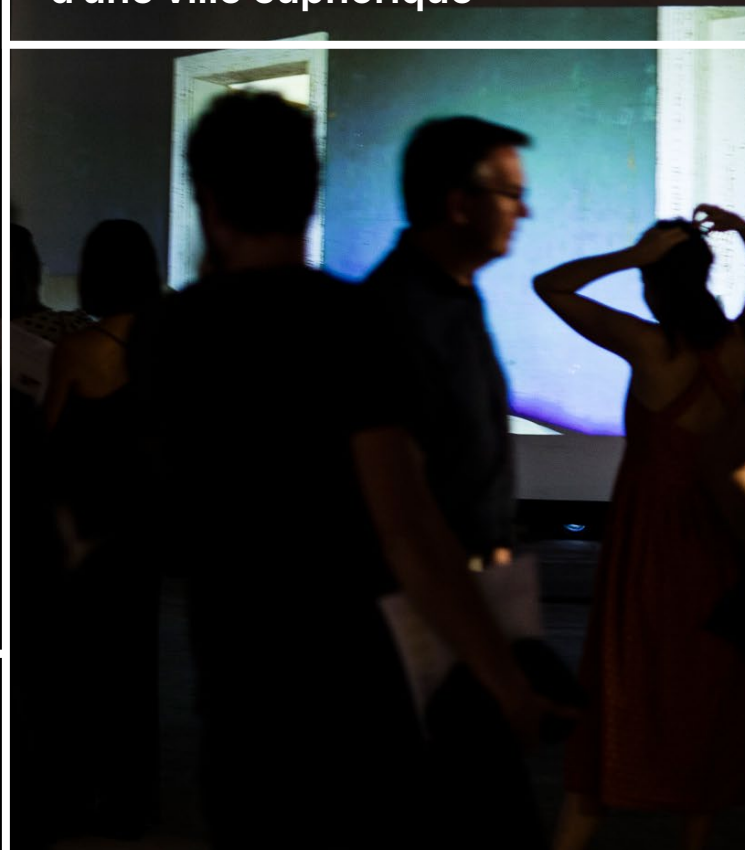
L'ARCHITECTURE EUPHORIQUE

N°01



FESTIVAL DE LA VILLE

Retour sur 3 jours pour
définir les contours
d'une ville euphorique



SAUVAGE

Sommaire

L'ÊTRE ET LE VIVANT	3
OÙ EN ETIONS-NOUS RESTÉS EN 2021 ?	4
UR-BANISME	5
LEXIQUE EUPHORIQUE	6
LE CITTA'S BANQUET	8
La ville sauvage, c'est...	8
Betterave Béton	13
TANDEMS	14
Anne-Valérie Gasc & Francesco Careri	14
Ester Carro & Julien Beller	15
Giulia Perri & Mathilde Chaboche	16
Anna Chavepayre & Rozana Montiel	17
Maud Le Floc'h & Andrea Bartoli	18
Hiam Abbass & Emeka Ogboh	19
Jorge Pérez-Jaramillo	20
CŒUR SUR LA VILLE	21
Les marseillais et leur ville	21
Sondages Fondation Jean-Jaurès / Ifop	23
Vivre la ville	26
LA GRANDE CHÂÎNE	28
FIGURES LIBRES	29
LES 18 PROPOSITIONS ISSUES DU FESTIVAL DE LA VILLE SAUVAGE	31
LA SUITE...	34
INFORMATIONS ÉDITORIALES	35



© Claudia Goletto

L'ÊTRE ET

Après avoir créé un festin déconfiné, puis inventé la plus grande agence d'architecture de la planète, le temps d'une journée, nous avons cette fois-ci, trois jours durant, créé le plus grand «entre-soi» ensemble du monde entier : un festival inédit pour mettre en lumière la mère de tous les arts, et la première des entreprises de culture, celle dont on parle si peu, une discipline culturelle majeure et tellement méconnue : l'architecture !

L'objet était clair : échanger, se rencontrer, converser, être surpris, émerveillé, découvrir, apprendre, comprendre, se comprendre autour de la seule thématique qui concerne tout le monde, la Ville.

Pendant ces trois jours elle s'est appelée : *ville, ciudad, cidad, città, poli, madina, stadt, stad, town*, et des architectes, des urbanistes, des promotrices, des promoteurs, des artistes, des étudiantes et des étudiants, des élues et des élus, des artisans, des techniciens et des cuisiniers sont venu-e-s des quatre coins de la planète afin d'échanger et de tenter d'imaginer comment construire la ville à venir.

La ville à venir, celle que nous appelons de nos vœux, c'est celle qui répond aux injonctions dictées par le réchauffement climatique, la ville créatrice, créatrice de liens et de communs parce qu'elle ne peut pas supporter de voir s'ériger des frontières entre celles et ceux qui n'ont pas d'autre choix que de vivre ensemble et d'offrir à nouveau des conditions d'habitabilité à toutes les espèces sur notre planète.

Il n'y avait pas les jeunes d'un côté et les vieux de l'autre. Celles et ceux qui produisent n'étaient pas séparés de celles et ceux qui fabriquent, toutes et tous furent logé-e-s à la même enseigne car si une solution est susceptible d'être trouvée elle le sera seulement si tout le monde est concerné, si tout le monde participe, rêve et agit ensemble.

L'objectif n'était pas de sortir de ces trois jours avec des solutions définitives ; il n'était pas non plus de proposer une plateforme plane, polie ou policée pleine de réponses toutes faites mais bien de permettre d'ouvrir les consciences de celles et ceux qui sont aux deux bouts de la chaîne, c'est-à-dire, d'une part, celles et ceux qui continuent de foncer à toute vitesse avec des œillères en pensant qu'ils ne sortiront jamais de leur ornière, et, d'autre part, celles et ceux qui sont incapables de penser que le monde est plus grand que les rebords de leur clavier.



Pour aller plus loin :

«Le Festival de la Ville Sauvage»,
Film réalisé par Marie Poitevin
À retrouver sur la chaîne [YouTube](#)
de Va jouer dehors !

LE VIVANT

Car enfin, comment continuer à regarder le monde par le minuscule bout de chaque lorgnette individuelle ? Comment faire autrement qu'en commun ? Ce que ce festival a tenté de démontrer c'est aussi bien l'impasse de la pensée ou plutôt de l'impensé de quelque corporation que ce soit. Si ces trois jours firent la part belle à la ville dite informelle, la ville sensible, la ville humaine, la ville vivante et organique et archarnée, peu importe comment on l'appelle, nous l'appelons désormais la ville euphorique, parce que la ville euphorique c'est la ville qui porte et qui permet. C'est la ville qui retrouve son origine et ses fondamentaux : c'est-à-dire de constituer un lieu de réunion et d'accueil pour être le terreau de l'invention et de l'imaginaire de l'humanité.

C'est désormais chose faite.

Le chantier est ouvert, ce qui devait être démolit le fut, certains recoins résistent encore mais pas pour longtemps. Ils ont été mis en lumière. On les voit trop désormais. Nous avons même pu constater que certaines fondations avaient déjà été coulées ailleurs, à l'étranger notamment, en composant de merveilleux exemples à réinterpréter. Ici pas complètement encore, mais nous avons confiance : ça viendra !

L'architecture de rapport lucratif ou d'objet à fait son temps. Celle qui flatte l'égo de l'architecte ou celui de son client ne répond plus aux besoins de notre époque. Elle est devenue brutalement démodée, entraînant avec elle son corollaire de cynisme érigé à longueur d'étage.

Le monde change à toute vitesse et il faut être à la hauteur des défis qu'il nous lance, nous n'avons pas le choix et c'est tant mieux. L'ère de la fatuité enflée aux amphétamines de médiocrité que l'on peut aussi appeler l'ère de l'être et du néant doit disparaître au profit de l'ère de l'être et du vivant.

Il y aurait encore tant de choses à dire, tant de choses à redire ; il faudra recommencer, les dire et les redire encore, les partager toujours, sans rechigner, encore plus fort, encore plus clairement avec les mêmes et d'autres encore. Il faudra chercher partout et chercher une issue possible, chercher tout simplement pour continuer d'exister, pour continuer à rêver et à imaginer.

OÙ EN ÉTIIONS-NOUS RESTÉS EN 2021 ?

En mai 2021, Va jouer dehors a rassemblé durant une journée la plus grande agence d'architecture du monde : 11 projets par 11 équipes plurielles, 5 pour Marseille et 1 pour Beyrouth, Athènes, Nantes, Strasbourg, Lille et Clermont-Ferrand.

Objectif : Réparer la ville.

* **« Réparer la ville ».** C'est mieux que changer la ville : c'est plus loyal, plus grave, plus réel aussi. Il y faut du tact, de l'imagination, et même de la douceur : une véritable insurrection de douceur.

Car réparer c'est d'abord reconnaître des humiliations. On répare des oublis, des affronts, des injures. On les venge. Pour réparer il faut commencer par considérer le passé, considérer ceux dont on a offensé l'honneur, que l'on a disqualifiés et mal traités. La réparation est une affaire de responsabilité juridique et de mémoire, d'inquiétude et de mémoire, de blessures et de gueules cassées. Mais ce n'est pas toujours aux auteurs de la blessure ou du délit (aux responsables de l'injure), que l'on pourra demander réparation ; et parfois, même la réparation (quand elle est dédommagement, compensation) continue en réalité d'offenser, d'affaiblir. — Ainsi la « chirurgie réparatrice » redonne un visage, une face, mais elle fait aussi naître des émotions de pitié, de compassion, voire d'effroi. Réparer, ce serait peut-être d'abord prendre acte de ces humiliations au très long cours.

* **Réparer, c'est ensuite soigner.** Réparer des forces, remettre en état, aider à s'en remettre. (Et soigner jusqu'aux soignants : les soignants, les aidants, les enseignants, prendre acte de leurs « si violentes fatigues » ; comprendre que la fatigue n'est plus du tout une affaire individuelle, mais une maladie sociale, l'évidence de ce que ça coûte aux gens de s'épuiser à s'adapter à un monde malade).

Soigner donc, et puis raccommoder. Bricoler, ramasser, récupérer, restaurer ; mais sans pouvoir (sans devoir) jamais revenir à l'état initial. Vous connaissez sans doute la technique japonaise du Kintsugi. C'est tout un art de la composition avec les blessures, avec leur histoire et leur visibilité. Quand une céramique est brisée, dans le kintsugi, on ne la recolte pas bord à bord, on la répare avec de la pâte d'or ; on laisse ainsi voir la cicatrice, on la rend même encore plus visible, on lui donne de l'éclat en y mettant de l'or : on souligne la fracture plus qu'on ne colmate, on écarte même un peu plus les bords blessés, comme des berges, on y met de l'air, de l'espace. Et l'objet en ressort plus beau et plus précieux ; non pas du fait qu'il ait été brisé — il n'y a rien à célébrer dans le fait que quelque chose soit brisé ; mais du fait qu'il a été soigné, qu'il montre qu'il a été soigné. Il porte l'histoire de sa cassure et celle de sa réparation, de l'attention qu'il a suscitée : il porte la déclaration du fait qu'on a trouvé qu'il valait la peine, la peine qu'on y tienne et qu'on en prenne soin.

* **Réparer ce n'est pourtant pas toujours faire, c'est parfois éviter de faire, s'abstenir :** faire moins (c'est le sommeil qui répare le corps), empêcher des malfaiteurs de faire et d'en faire trop. Et puis réparer c'est aussi défaire, défaire les encastements, les enserrements, l'étouffement des puissances. Faire avec l'eau notamment, faire comme l'eau même, écouter les idées qu'a l'eau, tirer de l'eau nos leçons urbaines les plus précieuses — de table en table dans cette journée, d'Athènes à Nantes, à Marseille, à Lille, à Saint-Etienne, à Beyrouth, il a été question d'eaux trop longtemps refoulés, de lignes d'aridité, de rivières transformées en torrents par leur bétonisation, de villes qui tournent le dos à leur passé portuaire, barrent l'accès à leur mer, oublient leur nature deltaïque.

Il faut y renouer avec l'eau, vouloir la rive, vouloir l'estuaire, « fêter le ruisseau », rouvrir des rivières urbaines, favoriser les pavements sans jointure, affirmer des « solidarités de bassin versant », savoir que ce qui se passe en amont percole forcément en aval, hydrauliquement et socialement. Et puis couler, s'infiltrer, désimperméabiliser (les sols et les vies), se convaincre que toute situation imperméable est une source de problèmes, de crues et de colères ; contester tous les containments ; ménager par exemple, jusqu'en ville, des zones partiellement inondables, régulièrement inondées, renoncer à y bâtir mais pas à en faire usage, puisque cela peut créer des parcs saisonniers. Renouer avec l'eau donc, c'est-à-dire aussi intervenir sur les bords, ne pas forcément affronter le colosse des infrastructures et des désastres, mais multiplier les gestes de côté, faire tout près.

Pour ouvrir la brèche en fait, « il suffit d'un cours d'eau ». C'est vrai, il suffit d'une relation retrouvée à un cours d'eau, tout le reste vient avec. Et il ne s'agit pas de se rêver liquides, ou coulants, mais de se vouloir poreux, c'est-à-dire déclos et reliés, entremêlés, pénétrables, touchés.

Réparer la ville et soigner les hommes, ce sera donc aussi prendre soin des milieux : des eaux, des talus, des plantes, des bêtes. Soigner les liens, les attachements, et donc forcément les beautés.

* **Réparer enfin, c'est respirer.** Parce qu'une atmosphère franchement irrespirable est en train de devenir notre milieu ordinaire — écologiquement, politiquement, socialement, dans les faits comme dans la parole. Et l'on a le droit de tout faire pour lui opposer du souffle, une respiration commune : « Inspire, espère ». Inspire, espère ; c'est pour dire que lorsqu'il y a de la respiration, lorsqu'il y a du grand air, on n'est pas près d'« expirer » ; c'est pour dire aussi que dans la respiration, à deux temps, il y a l'air qu'on reçoit et l'avenir (l'espérance) qui en vient. Car pour respirer il faut de l'air, mais il faut aussi d'autres vivants, avec qui respirer, conspirer, par qui respirer, et qui puissent se respirer en nous. Respirer c'est participer au monde et aux autres : s'y mêler, s'en mêler, en avoir besoin. On respire « avec » donc, et il y faut tout un paysage : « Dans respirer m'a dit Goethe il y a deux grâces l'air qu'on s'incorpore et celui qu'on lâche la peine que j'ai moi c'est à rendre l'âme l'âme que l'air m'a prêtée j'oublie d'expirer pour que j'y consente il faut au moins le calme d'un sous-bois la nage ou l'obstination d'une course lente (...) »

Réparer la ville donc, ce serait déjà dire clairement ce qu'il faudra protéger, et pas seulement en ville, non pas pour nous préserver « nous », mais pour préserver notre amour de la vie, pour dire à quoi l'on tient, ce qui nous tient plus ou moins serrés, et ce qui nous ferait tenir.

Marielle Macé

UR-BANISME

Nous n'avons pas toujours vécu dans les villes, bien au contraire, les premières d'entre elles n'ont même pas quinze mille ans. C'est rien, rien du tout à l'échelle de l'humanité. Et ce rien du tout suffit pourtant à ébranler Gaïa et l'équilibre si fragile qui permet à cette planète d'offrir des conditions nécessaires d'habitabilité pour toutes les espèces.

Lorsque le chasseur-cueilleur a commencé à cultiver son blé et à domestiquer ses animaux, il a créé la première ébauche de société, donc de ville. L'échelle permettait alors une entraide et une solidarité qui créait des villes égalitaires.

Les conditions d'hygiène et de santé dans ces premières ébauches de villes étaient bien plus mauvaises que celles du chasseur-cueilleur ; l'humain perdit 10 cm et ses dents étaient pourries, mais la sédentarité a favorisé la reproduction de l'espèce et les villes se sont mises à grandir. Dès lors l'espèce humaine s'est singularisée par son besoin de sociabilisation. Une idée rencontrant une autre idée, une idée en amenant une autre, cette autre idée en devenant encore une autre etc., toute cette itération a fait que la sociabilisation est devenue le fondement même de l'innovation.

Par conséquent, l'essence même des villes est d'être le terreau fertile de l'innovation !

Ur, en Mésopotamie est le berceau de la ville occidentale. Certes il y avait un roi et des ziggourats, sublimes monuments architecturaux, mais les citoyens faisaient partie d'une seule et unique classe moyenne où chacun avait sa place. Ur était égalitaire. C'est en Mésopotamie que furent inventées les mathématiques, l'écriture et tant de choses dont nous continuons à nous servir aujourd'hui.

L'Histoire nous montre ainsi que la mutualisation des compétences est inhérente à la vie urbaine, mais la spécialisation des talents liée à la civilisation crée des inégalités entre ceux qui décident et ceux qui produisent, et ces inégalités finissent par créer des divisions. À chaque fois que ces inégalités sont devenues trop injustes, les élites ont été renversées. Les villes ne fonctionnent jamais aussi bien que lorsque les gens sont convaincus d'être tous pris en compte. C'est une règle de base !



Ziggourat d'Our, cité sumérienne de Mésopotamie. IIIe dynastie, XXIIe-XXIe siècle avant J.-C.
© C. Lénars / Explorer

Or ça n'est assurément plus le cas aujourd'hui. Sans doute parce que la ville n'est plus un moteur d'innovation dans lequel chacun devient une pièce du rouage commun. Pour innover il faut expérimenter, du courage de l'audace et en ressentir l'impérieuse nécessité avec le désir et le souci de transmettre, de partager. Par ailleurs, la mémoire est une valeur patrimoniale fondamentale, or la ville se soucie peu de ce qu'elle va transmettre pour se préoccuper uniquement du présent.

La ville, via ses représentants, n'anticipe plus rien, elle pare au plus pressé sans prendre le temps de la réflexion ; et ainsi, nous n'habitons plus la géographie mais nous courrons derrière le temps, toujours derrière, toujours pressés, toujours en retard.

Chaque semaine 1,5 millions de personnes nouvelles s'ajoutent aux villes.

Et puis, quinze mille ans c'est la fin d'une forme d'adolescence de la ville et le début de son passage à l'âge adulte. C'est-à-dire aussi celui de la responsabilité.

Alors, au lieu d'une course en tous sens comme un poulet sans tête, il conviendrait de se poser pour souffler, réapprendre à comprendre, réapprendre à apprendre et se fier à ce cerveau et cette mémoire protéiformes, à ces sommes d'intelligences formées et accumulées par les villes pour retrouver ce qui sera le moteur de l'innovation et inventer la suite. Pas pour un minuscule mandat mais pour les millénaires à venir. Comment permettre à cette planète de continuer d'héberger le vivant. La moindre des choses serait que tout le monde se sente concerné et ainsi peut-être que la ville retrouvera sa vocation première, celle d'être égalitaire.

LEXIQUE EUPHORIQUE



Académique

Se dit d'une discipline de création lorsqu'elle est devenue paresseuse d'elle-même et autosatisfaite

Aménageurs

Entreprise publique en charge de valoriser son foncier

Anthropocène

Se faire harakiri en beaucoup moins noble

Appel d'offres

Pot de miel factice pour noyer les plus belles des abeilles

Badigeon

Mélange de chaux pour faire respirer la pierre

Bravoure

C'est ce qu'il nous reste

BTP

Les bâtisseurs de rêves ou les empêcheurs de tourner en rond

Cabanes

Grains de beautés des villes

Chasseurs cueilleurs

Les humains avant qu'ils ne deviennent trop gros

Commanditaires

Clients qui pensent avoir des idées

Containers

Est à l'architecture ce que le Canada Dry est au whisky

Création

Tout ce qui est transformé est une création, même les catastrophes

Densité

La ville se doit d'être dense pour combattre l'étalement urbain et l'imperméabilisation des sols

Désir

Ce qui rend possible

Ediles

Inspecteurs des travaux finis

Elus

Piqûre de folie

Espace public

L'essence de la Méditerranée. Le sol gratuit où le respect de l'autre est la condition de sa réussite

Emprises foncières

Ce qui donne la dimension et l'échelle d'une ville

Esthétisme de façade

Composition architecturale botoxée

Façadisme

Garder une trace du passé sans rapport avec ce que l'on construit derrière. Bonne conscience urbaine à grands frais pour de piètres résultats.

Foncière citoyenne

Nouvelle tendance juridique pour acquérir du foncier et faire des projets à taille humaine

Fonctionnel / fonctionnaliste

Ville standardisée et chiantie

Friches industrielles

Les dernières sentinelles de résistance à l'ordre

Gabarits construits

Volume induit par les réglementations urbaines

Granulométrie

Stupidité commerciale pour satisfaire au bilan Excel des marchands de ville

Habitats versus logements

Habiter un lieu c'est l'imaginer. Y loger c'est y être rangé

Horizon

Graal

Hyper-centre

Nombril des villes

Immeubles de rapport

Ce qui rapporte à un seul plutôt qu'à ceux qui y vivent

Intranquillité

La condition de la bonne création

Liberté

Le sacré

Locaux d'activité

Rez-de-chaussée où il ne se passe rien

Lots

Découpage du foncier fait par des urbanistes pour que ça rapporte assez aux commanditaires

Maîtres d'ouvrage

Promoteurs publics

Mandataire

Responsable du groupement de maîtrise d'œuvre dont la plupart des membres se foutent du projet à réaliser

Métropole

Groupement juridique censé harmoniser les décisions d'aménagement du territoire mais qui s'est confronté aux baronnies des élus et qui finit par ne servir à rien

Mityonneté

Permet d'avoir un voisin

Mobilier urbain

Pourquoi sont ils si laids ?

Noue

Ce qui nous lie ; lien et liberté ont la même souche sémantique. La noue c'est la liberté

Palettes

Mobilier des containers

Pallets

Container furniture

Patrimoine matériel

La peur du futur

Plaisir

Rime avec désir.

L'architecte doit être un fabricant de plaisir

Plan local d'urbanisme (PLU)

La règle édictée pour construire dans la ville

Plantes endémiques

Suivre et connaître les plantes endémiques pour comprendre l'identité des lieux et faire des bâtiments qui flattent l'endroit d'où ils émergent

Poésie

La base de toutes créations

Programme

Le sujet à illustrer

Projet

L'architecte parle toujours de projet. C'est une façon de ne jamais rien finir pour continuer à avancer

Promoteur

Maître d'ouvrage privé

Quartiers franchisés

Là où on est rassuré de trouver les mêmes marques de commerces dans le monde entier. La non ville

Racines

Ce qu'il faut absolument préserver pour réussir une greffe

Résidentialisation des lots

Le truc au milieu des immeubles neufs qu'on appelle aussi espaces verts et qui ne sert qu'à faire pisser son chien

Rez-de-chaussée

Le fil conducteur de la rue, la rue qui doit être la colonne vertébrale des villes

Ruines

L'émotion de la vie qui est partie

SCIC

Société coopérative d'intérêt collectif. Joli présage

Seuil

Limite entre privé et public

Sociabilisation

Construire en fonction des espaces publics

Spéculation foncière

La limite des politiques publiques

Structurel

Squelette des villes

Tiers-lieu

Entre-soi

Topographie

Le sol, la partie essentielle des villes ; des courbes de niveaux de terrains

Urbain

Ce qui doit permettre l'urbanité

Urbanisme transitoire

Bullshiterie

Urbanité

Ce qui permet l'invention

Utilité publique

La base du sens commun

Ville durable

Bonne question

Ville informelle

La ville chaotique qui sort des tableaux Excel des aménageurs

Ville organique

Ville naturelle qui pousse et qui crie. Ville vivante

Vis-à-vis

Le plaisir de mater le cul de son voisin

LE CITTA'S BANQUET

*Moment de réunion,
de grâce et d'accueil.
Envolée et florilège de
mots en polyphonie.*

MATTHIEU POITEVIN
ARCHITECTE, PRÉSIDENT DE VA JOUER DEHORS

La ville sauvage, c'est une ville tellurique et organique

« Je trouve ça très important d'ouvrir, avec cette incroyable tablée, le premier festival d'architecture de Marseille, j'en suis extrêmement fier, très ému, un peu abasourdi. C'est la première fois : si on est là c'est parce que l'architecture est mal aimée, mal comprise ; quand on pose la question « qu'est-ce que c'est l'architecture », les gens répondent c'est un truc qui construit, ce n'est pas forcément faire du sens, faire de la beauté, ce n'est pas forcément réfléchir à ce qui se passe et pourtant le monde est en train de se transformer à toute vitesse. Nous sommes donc obligés, nous architectes, de pouvoir répondre à ces mutations fondamentales et si on ne le fait pas, on va droit dans le mur.

Celles et ceux qui sont là ce soir, se battent pour prouver que l'architecture ne peut plus être un instrument isolé au sein d'un orchestre. Cet orchestre nous le composons tous ensemble ; la moindre fausse note sera inmanquablement perçue par le collectif. C'est une bataille culturelle qu'il nous faut mener. Faire comme si de rien n'était est désormais de la lâcheté. Un refus de combattre. Ce monde a perdu la magie, et l'énergie folle qui lui permettait de créer du vivant. C'est à nous de donner les conditions d'habiter cette planète. Alors, on pourra nous prendre pour des rêveurs, en tous cas moi c'est ce qu'on me reproche souvent, mais je préfère être un rêveur qu'un cynique. Et je pense que se battre n'est jamais vain. »

Une trentaine de personnes interviennent parmi 150 convives qui se réunissent autour d'un grand banquet conçu par le chef Emmanuel Perrodin qui propose à la dégustation ses histoires gustatives... Les intervenants ont deux minutes pour déclamer sur le thème de la ville sauvage et sont invités à partager un menu, lui aussi, sauvage et incertain.



Citta's Banquet, 15 septembre 2022 © Sébastien Normand

EMMANUEL PERRODIN,
CHEF CUISINIER, HISTORIEN

La ville sauvage, c'est une ville en révolution

« J'ai dit oui parce que je pensais que le principe même de ville sauvage n'existait pas, puisque c'est une expression qui s'annule. Si jamais, on doit vraiment s'intéresser à l'étymologie des mots, le sauvage c'est la forêt, c'est ce qui n'est pas maîtrisé, à l'opposé de la ville dans laquelle on organise la production, et on parque les esclaves, c'est en tous cas, comme ça qu'on l'a pensé dans les premiers temps en Mésopotamie. Je ne suis pas architecte mais je m'y intéresse, grâce à un architecte que j'ai rencontré, dans ses créations, il s'agit de Claude-Nicolas Ledoux (1736-1806). J'ai découvert avec lui, comment on peut réinventer l'architecture avec la cosmogonie. Il pensait qu'il pouvait changer la vie, remettre du sens -ce que dit Matthieu depuis toujours. Il pensait qu'il pouvait changer le monde et le guérir. Je postule que l'homme et la femme sont devenus ce qu'ils sont aujourd'hui parce qu'ils ont réussi à se réunir autour du feu, à raconter des histoires, à rêver ensemble et à chercher un sens commun. Je ne doute pas que les paroles qui circulent ici dans les traces de Platon nous aideront à rêver ensemble et à voir un avenir possible, là où tout le monde nous prédit une mort certaine. »

**ANNE LACATON ET
JEAN-PHILIPPE VASSAL, ARCHITECTES**

Une ville sauvage, c'est une ville généreuse et une ville curieuse

Anne Lacaton : « Nous avons toujours été intéressés par l'observation de la vie quotidienne. On a toujours été passionnés par comment construire un espace qui doit donner, plutôt que contraindre, qui doit offrir de la liberté et des possibilités pour tout le monde. Tout cela engage la générosité, l'économie, la relation avec le climat. »

Jean-Philippe Vassal : « La curiosité, c'est de regarder partout ce qui se passe, regarder ce que personne ne regarde et à partir de là, le feu se déclenche. »

JULIEN BELLER, ARCHITECTE

Une ville sauvage, est un combat culturel

« J'ai eu un parcours où je me suis placé à côté du centre, dans des endroits qui peuvent faire peur : la Seine-Saint-Denis, Mayotte, l'Afrique, qui moi, m'ont tout à fait excité. En banlieue de Paris, ou de la métropole, j'ai toujours considéré que ces lieux de diversité souvent délaissés et emplis de nécessité, permettaient l'expression des dynamiques ascendantes et responsables. La misère est la mère de l'innovation disait Yona Friedman. Je ne crois pas que la transformation sociétale puisse se faire par le centre et le pouvoir. Elle doit émerger de l'inattendu, elle doit se faire dans le quotidien et dans la masse. Cette transformation doit être intégrée et mise à portée de chacun, pour se réconcilier avec le monde. Oui, l'architecture est un combat culturel mais il faut bien étudier l'art de la guerre, pour éviter les affrontements stériles. Les armes d'aujourd'hui seraient l'attention, la compréhension, la valorisation, la diplomatie, la coopération, la création, la recherche de plaisir, la prise de risque, la viralité et la liberté. En 1907, Bergson écrivait : « La vie est la liberté s'insérant dans la nécessité, pour la tourner à son profit ». Pour moi, la ville sauvage est le théâtre qui met en scène la beauté de la vie. »

**GIULIA PERRI,
ARCHITECTE - COLLECTIF SEMILLAS (PÉROU)**

Une ville sauvage, c'est une ville paysage

« Notre collectif est né dans la jungle péruvienne, beaucoup d'entre nous viennent d'Italie, mais la moitié de l'équipe est péruvienne. Notre collectif est né en fonction des besoins du territoire, dès le départ nous sommes allés à l'encontre des villes, de l'Europe, de la civilisation, pour écouter les besoins locaux et voir ce que les paysages pouvaient nous enseigner. Ils nous montrent quoi faire et comment. »

**ESTER CARRO,
ARCHITECTE (BRÉSIL)**

Une ville sauvage, c'est une ville qui se marie à son environnement

« C'est ma première fois en Europe, et je suis très heureuse d'être là. Je viens d'un endroit où la liberté est compromise par le manque d'accès à l'eau potable mais aussi par des logements précaires dans des banlieues polluées. Je viens d'un endroit où les citoyens vivaient près d'une décharge, mais ils se sont unis pour changer leurs conditions de vie précaires, pour jouir de leur pouvoir de citoyen. L'architecture a un rôle à jouer dans la transformation sociale. Il est difficile de citer un exemple précis, chaque favela dispose de ses techniques spécifiques de gestion. Le futur des favelas doit être lié à l'environnement. »

**ROZANA MONTIEL,
ARCHITECTE (MEXIQUE)**

Une ville sauvage, c'est une ville frugale comme arme contre la violence et pour la beauté

« Je viens d'un endroit où il y a beaucoup de contrastes, où j'essaie de travailler avec les gens et pas seulement pour les gens. Je pense que nous utilisons différentes tactiques, par exemple, nous avons réhabilité des espaces à l'aide d'installations simples et à bas coût. Nous nous battons pour ce en quoi nous croyons, parce que la beauté, en définitive, est un droit basique. »

**ANNA CHAVEPAYRE,
ARCHITECTE - COLLECTIF ENCORE (FRANCE - SUÈDE)**

Une ville sauvage, c'est une ville de villages et du temps perdu

« Peut-être que l'avenir est dans nos villages, dans des bâtiments vides à réhabiliter, dans la nourriture qui pousserait devant nos portes. Il y a aussi moins d'enjeux politiques et économiques ce qui fait que l'on peut prendre le temps. Nous, nous connaissons nos équipes, les habitants, les élus, les entrepreneurs et le vivant qui est autour de nous. Le plus précieux c'est le vide, car c'est dans le rien que se trouve l'inconnu, et c'est là qu'on va réinventer notre façon de vivre pour un futur sauvage. »



Citta's Banquet, 15 septembre 2022 © Claudia Goletto

**EMMANUEL LAUNIAU,
PROMOTEUR IMMOBILIER**

Une ville sauvage, c'est une ville artistique et régénérée

« Je suis le vilain canard, car je suis le vilain promoteur. Vous les architectes, vous êtes notre lien avec le monde artistique, avec des choses qui nous réchauffent le cœur. Je voulais redire notre soutien à votre profession, que j'ai toujours considéré non pas comme un prestataire mais comme un partenaire. Il va falloir ensemble tordre le cou à des concepts qui nous semblent un peu désuets, qui sont l'hyperglobalisation, l'hypercompétition, l'hyperconsommation de nos ressources et réussir à travailler plus ensemble, à la relocalisation et à la régénération de nos villes. On pourra réussir si on arrive à innover, et à avoir un peu plus de liberté. On manque de liberté pour trouver le chemin complexe qui nous mène vers la fabrique de la ville. »

**MATHILDE CHABOCHE,
ADJOINTE À L'URBANISME DE LA VILLE DE MARSEILLE**

Une ville sauvage, c'est une ville équitable

« Ce que je peux dire c'est que la vision qu'on en a, et celle qu'on porte, c'est de travailler la question de l'équité sur un territoire fragmenté. L'équité ça veut dire amener des transports là où il n'y en a pas, réparer les écoles et répartir les questions du logement social dans toute la ville, avec des opérations de plus petites tailles, pour en finir avec les ghettos qu'on a construits par le passé. Il y a un vrai sujet de réparation et de prendre soin par l'équité. Ce faisant, je fais un petit pas de côté, par rapport à la ville sauvage. Je crois que notre ville est déjà, très sauvage. La ville très sauvage, c'est la ville qui est gérée par la loi de la jungle, où les plus forts s'en sortent parce qu'ils en ont les moyens. Les autres s'en sortent comme ils peuvent et moi je crois qu'il faut une forme de domestication de cette sauvagerie. Domestication, parce que c'est cela qui pose les bases d'une régulation du vivre ensemble et de l'équité. »

**ANNE-VALÉRIE GASC,
ARTISTE PLASTICIENNE**

Une ville sauvage, c'est une ville expérimentale

« Tant qu'on abordera la ville comme une réponse à une question à résoudre, la ville devient consommable. A partir du moment où ce que l'on construit est une forme complexe, qui est ouverte et peut-être non figée, alors je pense que l'architecture produit du sens et à ce titre, sort du champ du produit consommable, et peut-être qu'elle flirte avec la question de l'œuvre d'art. Je ne sais pas si une ville peut être vivante, mais durable oui. La complexité c'est la question, c'est la surprise, c'est le désir d'apprendre. Ce qui rend vivant, c'est l'inscription dans une histoire, dans une temporalité. »

**HIAM ABBASS,
COMÉDIENNE ET CINÉASTE (PALESTINE)**

Une ville sauvage, c'est une ville de récits

« Quand j'étais très très jeune, il y avait un événement dans mon village, situé au nord de la Palestine, en Galilée. Les gens prenaient leurs chaises pour s'installer au centre du village. J'ai fait comme tout le monde et j'ai vu un écran et des images défiler, et cette expérience m'a laissée une forte impression qui explique sans doute pourquoi je travaille aujourd'hui dans le cinéma en tant qu'actrice. Deuxième histoire. Un peu plus tard, j'ai commencé à lire, il y avait un camion avec des livres, j'ai pris beaucoup de livres, et j'ai rendu les livres deux semaines plus tard. J'ai tout dévoré. J'ai ensuite grandi dans le village et il a fallu choisir un métier, j'ai choisi la photographie, pour éviter de devenir médecin ou avocat. De la photographie aux livres, je suis arrivée au théâtre et au cinéma. Est-ce la culture ou pas qui m'a ouvert ce chemin ? Je vous laisse répondre. »

**JEAN-CHRISTOPHE MASSON,
ARCHITECTE**

Une ville sauvage, c'est une ville de la prise de risque architecturale et collective

«A chaque fois qu'on répond à une consultation, on prend un risque. On s'est battu sur la question du logement depuis bien longtemps, en fonction des espaces extérieurs. Cette façon d'opposer le noir, le blanc, les promoteurs et la ville, n'est pas la bonne, je crois que nous sommes des acteurs de la ville. Les architectes sont responsables d'une chose, c'est de ne pas prendre de risques. La ville à laquelle on a à faire, c'est celle des ZAC ou des nouveaux quartiers, quelqu'un a parlé de la jungle. Je comparerais plutôt la ville au zoo. Le zoo c'est la ville qu'on nous a offert. On a construit des bâtiments isolés. Ils peuvent être exceptionnels, mais pas toujours raccordés à la ville. La jungle, c'est une ville qui mute. Le temps, c'est la mutation. A force de faire tout pareil, on ne fait rien de bien. La ville historique a évolué à travers le temps, et c'est formidable car les typologies des bâtiments ont évolué.»

**EMEKA OGBOH,
ARTISTE PLASTICIEN (NIGERIA)**

Une ville sauvage, c'est une ville sensible

«Je pense que la question devrait être reformulée, par comment pourrait-on travailler ensemble ? Les architectes sont plus logiques, les artistes travaillent plus sur l'émotion. Pourquoi ne pas entrecroiser ces dimensions, pour pouvoir aménager la ville ? Cette question a été mise de côté pendant trop longtemps. Laissons les artistes rentrer dans la planification, cela nous permettrait d'avoir des villes plus humaines, avec un aménagement qui porterait moins sur l'apparence, mais plus sur le sentiment, le ressenti.»

AGHIS PANGALOS, ARCHITECTE

Une ville sauvage, c'est une ville solidaire comme terreau de liberté

«Les sociétés méditerranéennes se sont développées dans un espace capitaliste. On investit de l'argent, on spéculé. Ce que l'on n'a pas regardé, ce sont les qualités qui sont nées de ce type de développement. Il s'agit d'une architecture très ordinaire, mais qui fabrique des complexités, des lieux d'émancipation, des lieux d'égalité. On a l'impression qu'on pourrait les produire uniquement avec l'aide de l'Etat, avec des sociétés très organisées etc...Ce qui est particulier dans l'architecture méditerranéenne, c'est ce système de développement urbain qui permet de fabriquer ces lieux de liberté. C'est l'élément peut-être le plus méconnu de cette architecture-là.»

**FRANCESCO CARERI,
ARCHITECTE - COLLECTIF STALKER (ITALIE)**

Une ville sauvage, c'est une ville ouverte sans restriction

«Je viens de Rome, de l'Italie. La question de Matthieu m'invite à réfléchir à la fertilité d'un terrain et au pouvoir de fertilisation de l'hospitalité. Il y a une différence entre hospitalité et accueil. L'hospitalité, selon Derrida, est inconditionnelle. L'accueil est un mot issu de l'agriculture qui évoque la classification, et qui sous-entend qu'on ne va pas accueillir tout le monde. La ville sauvage est donc un terrain où l'on peut disséminer et la terre sauvage ne choisit pas qui est disséminé. Pour moi le sauvage, c'est vraiment la naturalité. Si on veut vraiment passer de l'accueil à l'hospitalité, il faut accueillir sans conditions et j'espère que la ville sauvage va dans cette direction. Il faut accueillir les clandestins et les migrants économiques.»

**OLIVIA FORTIN,
ADJOINTE À LA VILLE DE MARSEILLE**

Une ville sauvage, c'est une ville du « commun »

«J'ai entendu parler ce soir de lutte contre la standardisation, pour permettre la beauté, pour permettre la confiance. Alors est-ce que l'action publique peut encore permettre ? Cela peut sembler être une question bizarre, car la force publique, on l'associe davantage avec la règle, avec la loi, avec la procédure, avec tout ce qui fait la norme, et pourtant, moi je crois que l'action publique peut modifier le cours des choses. Finalement, l'action publique qu'est-ce que c'est ? C'est d'abord une décision politique qui est mise en œuvre par une administration. La décision politique peut permettre, si jamais elle comprend que les rendez-vous des élections ne suffisent pas, à faire démocratie. Il s'agit d'ouvrir les portes et les fenêtres pour permettre d'écouter la société civile, d'écouter les idées, et c'est ce que nous sommes en train de faire ce soir. L'administration peut permettre si elle est mise en capacité de réussir, c'est-à-dire modernisée pour mieux répondre aux besoins de notre temps. Elle doit aussi avoir les moyens de son action, des conditions de travail dignes et revalorisées, et s'enrichir de profils nouveaux. Alors, oui, à ces quelques conditions, je crois que l'action publique peut modifier le cours des choses. C'est en tout cas la raison d'être de mon engagement politique.»

**LEOLUCA ORLANDO,
ANCIEN MAIRE DE PALERME (ITALIE)**

Contradictions et histoire de Palerme, entre «Ville-Ville» et «Ville-Campagne»



Citta's Banquet, 15 septembre 2022 © Claudia Goletto

«Après la Seconde Guerre mondiale, Palerme a été gouvernée par la mafia et son système de pouvoir politique, économique, culturel et religieux, criminel et étouffant. Ce sont les années du «Sacco di Palermo» (pillage de Palerme), de la bétonisation des jardins et de tous les vergers d'agrumes florissants situés dans une zone qui était dénommée autrefois Conca d'Oro, le bassin d'or. Ce sont aussi les années de l'interprétation inculte et brutale de la «ville-ville» selon le modèle centre-européen, avec la subdivision en quartiers, chacun habité par des habitants aux mêmes revenus, appartenant à la même classe sociale. La mafia avec le «pillage de Palerme» a infligé des coups dévastateurs à la ville méditerranéenne traditionnelle, celle que je définis de «ville-campagne» qui consiste en la cohabitation dans le même quartier, dans le même pâté de maisons et même dans le même immeuble, d'aristocrates et de prolétaires comme cela se passe en Sicile depuis des siècles, dans les campagnes et dans les exploitations agricoles.

Dans les dernières années du XXème siècle, Palerme a su réagir à la violence mafieuse et à son système de pouvoir. Cela grâce à l'engagement et au sacrifice d'hommes courageux et isolés des institutions mais aussi, dans la période postérieure aux terribles massacres de 1992, grâce au courage civil de citoyennes et citoyens.

Nous sommes ainsi passés de la guerre contre la Mafia au nom du Droit et du respect de la Loi, à l'engagement en faveur et au nom des Droits, tels que la Vérité, la Justice, la Liberté, la Vie, la Dignité, la Diversité, la viabilité, la mobilité durable...

En partant de l'ancien modèle de ville interclassiste et en pratiquant une restauration philologique de la ville historique (la ville-campagne), toutes les interventions des administrations municipales que j'ai conduites ont appliqué la règle de «zéro consommation de sol» et ainsi empêché la bétonisation des espaces verts restants dans le centre historique. Ce même centre historique qui pendant les années 1950-60-70-80 avait consciemment été laissé à l'abandon dans l'attente de bétonisations futures et de spéculations immobilières.

Un véritable parcours de «contamination positive» a commencé au nom de la coexistence civile, de la cohabitation urbaine de ceux qui sont différents. Différents par revenus et par culture, par mode de vie et par origine ethnique. Le slogan qu'on peut lire dans la Charte de Palerme 2015, réalisée par l'administration de la Ville sur la mobilité humaine internationale comme droit inaliénable, n'opère pas de distinction entre qui est né à Palerme et qui vit à Palerme : «a Palermo non vi sono migranti ! chi vive a Palermo è palermitano» - à Palerme il n'y a pas de migrants ! qui vit à Palerme est Palermitain !»

Lettre de Leoluca Orlando lue durant le Citta's Banquet

Pour aller plus loin :

«Le Citta's Banquet»,
Film réalisé par Marie Poitevin
À retrouver sur la chaîne [YouTube](#)
de Va jouer dehors !



Citta's Banquet, 15 septembre 2022 © Sébastien Normand

BETTERAVE BÉTON

*Mais que peut
bien vouloir dire
une betterave ?*

Pas grand-chose a priori. Celle-là gueulait pourtant qu'elle venait de Gardanne. Elle avait été lentement cuite au feu de bois. Avec son petit goût fermenté, elle aurait eu sa place dans un bortsch tiens ! Pour tout dire, elle était très bien comme elle était et c'eût été péché que d'en vouloir faire autre chose. Ah mais si ! On pouvait encore la cuire un peu dans une feuille de figuier. Oh mais pour bien faire et jouer avec cette table qui se construit à mesure, elle pourrait même être enchâssée dans une gangue de béton. Enfin de sel, un beau sel brut des bords de l'étang, celui qui se récolte à côté de l'aéroport de Marignane. Mais oui et puis ce sel, ce serait aussi celui de l'esprit, de la sagesse et de l'hospitalité. C'est certain, les couleurs seront belles. Du bordeaux trempé dans du sang légèrement noirci de fumée, du verre bouteille et un beau gris urbain. Voilà la betterave devenue chimère. Pomme de terre. De ciment. De chlorate de soude. Elle attend cette table qui s'invente. Elle compte bien même mettre un peu de folie avec son grain de sel. Platon n'a qu'à bien se tenir. Les dégustations intermédiaires confirment toutes les intuitions. Surprise, la betterave s'est adoucie. C'est sûrement pour ça qu'on choisissait cette racine pour sceller les philtres d'amour. Et puis le moment venu, il était en fait trop tard. A trop attendre, à trop la triturer, la voilà qui se sale par capillarité. Le sel civilisateur avait fini par corrompre la betterave sauvage.

Emmanuel Perrodin
Chef cuisinier, historien

TANDEMS

Les mots se posent, se calment et deviennent une pensée qui se structure.

Les invités des Tandems ont échangé dans une série de débats aussi improbables et contrastés que possible. Associés pour la diversité de leurs profils (architectes, cinéaste, maires, artistes...) et de leurs lieux d'activité (São Paulo, Marseille, Mayotte, Pangoa, Favara...), ils ont confronté leurs expériences, leurs expertises et leurs idées au cours de ces discussions.

Les Tandems ont été animés et modérés par Matthieu Poitevin, Manuela Franzen et Philippe Trétiack.

Matthieu Poitevin :

Vous avez tous les deux un regard distancé sur l'architecture par vos pratiques singulières et votre enseignement, en quoi l'architecture compte-t-elle dans le cheminement de vos pensées et dans la manière dont vous envisagez vos projets artistiques ?



Anne-Valérie Gasc

Artiste plasticienne (France)

Anne-Valérie Gasc : Si je parle autant d'architecture en tant qu'artiste, c'est peut-être parce qu'il s'agit de l'objet plastique le plus fédérateur. À ce titre, travailler avec l'architecture pour parler d'art, c'est lui donner une injonction à être une forme ouverte « questionnante », problématisée et complexe, et la sommer de prendre en charge cette mission-là.

Je travaille avec des équipes d'artificiers qui m'autorisent à les accompagner sur les sites et à installer des dispositifs de captation audiovisuelle à l'intérieur des bâtiments, de sorte à récupérer des prises de vue inédites sur l'effondrement de ce patrimoine moderne. On me dit souvent que je maltraite l'architecture, moi j'ai l'impression de beaucoup l'aimer. En revanche, je reste très virulente avec les objets architecturaux qui n'ont aucune vocation à transformer le monde.



© Marco De Bernardis

Francesco Careri

Stalker - Laboratoire d'Art Urbain (Italie)

Francesco Careri : Je me suis intéressé à la transformation de l'espace et de la société. Selon moi, l'architecture ne doit pas forcément être quelque chose de relatif à la transformation matérielle, car il y a aussi des actions immatérielles qui peuvent transformer l'espace et la société de la même façon. Ce que j'essaie de faire, c'est de provoquer ces transformations. Comment les provoque-t-on ? Il faut se mettre à l'écoute, établir des liens de confiance, mais aussi savoir comment jouer le rôle de provocateur. Car si nous ne provoquons pas, nous n'obtiendrons pas de réponse.

Je suis professeur à l'école d'architecture de Rome. Mes cours ne se font jamais à l'université, mais toujours dehors. J'apprends à mes élèves à franchir les murs, je leur apprend que la propriété privée n'est pas un tabou. Et je leur apprend également qu'en perdant du temps, on en gagne de l'espace. À la fin du cours, soit on va tous au même endroit, soit chaque groupe d'étudiants choisit un lieu dans lequel on a trébuché. Je ne dessine pas de parcours à l'avance, ce sont de vraies dérives. Parfois, nous faisons des dérives statiques. C'est-à-dire que les étudiants se rendent au même endroit toute la journée, pour voir ce qu'il s'y passe. Il y a quelque chose que les étudiants ne savent plus faire : c'est de s'adresser aux gens. Ils ne savent pas comment se comporter. Or, construire un champ de relations autour de soi est très important. Cette relation est fondamentale. La première transformation de l'espace, c'est notre présence. Si nous ne sommes pas là, il ne se passe rien. Être présent sur les lieux, c'est la première étape. Ce n'est pas la même chose que d'être derrière un écran dans une agence. La forme n'est pas la chose qui m'intéresse le plus, même si je peux reconnaître la beauté d'une forme ou le contraire. C'est une bonne chose que les architectes apprennent à donner une belle forme, mais pas forcément d'un point de vue plastique, plutôt d'un point de vue de vie et de viabilité.

Pour aller plus loin :

« Tandem – Anne-Valérie Gasc & Francesco Careri »

À retrouver sur respect-media.fr et

Radio Grenouille : [Spotify](https://open.spotify.com/) / [Apple Podcast](https://apple.com/podcast/) / [Deezer](https://www.deezer.com/)

Podcast coproduit par l'association [Va Jouer Dehors](https://www.va-jouer-dehors.com/),
le média respect et Radio Grenouille

© Denis Guéville



Julien Beller

Architecte et urbaniste
(France)

Julien Beller : une ville sauvage, c'est un combat culturel. Aujourd'hui, j'habite à Mayotte, les espaces interstitiels situés entre des espaces privés, qu'ils soient formels ou pas, pourraient être qualifiés d'espaces publics. Les gens en prennent-ils soin ? En général, plus ces espaces ont d'usage, plus ils en prennent soin. Et plus ils en ont besoin, plus ils se donnent les moyens d'y être bien. Le monde dans lequel on vit, la fabrique urbaine, sont des processus qui se situent en dehors de la réalité nécessaire pour survivre : c'est-à-dire faire mieux, consommer moins, être adapté et accepter ne pas toujours avoir de logements dignes. Ce n'est pas une raison pour accepter d'avoir des bidonvilles à côté de poches urbaines avec des bureaux, de la climatisation et du verre. Mais l'idée serait de rééquilibrer tout ça. Je suis convaincu que ces formes urbaines ont des choses à nous apprendre en matière d'autoconstruction, de responsabilité et d'organisation. Je ne suis pas très fan de l'angélisme du bidonville, de dire qu'il y a de la beauté, mais je suis convaincu que c'est une solution nécessaire qui doit nous apprendre à faire autrement. Ce n'est pas l'architecte qui construit la ville, il faut arrêter de le penser. Là où j'habite et où j'ai habité, il y a peut-être 1 % des constructions qui ont été réalisées par des architectes. La ville se fait donc autrement. Par qui et comment doit-elle se faire ? Elle doit se faire tous ensemble, de manière progressive, avec des choses qui s'agglomèrent, qui s'ajustent en fonction du contexte et de l'environnement qui évolue, en fonction des acteurs et des interlocuteurs. Je vais citer Yves Citton, qui a écrit *Faire avec* et qui parle de diplomatie interdépendante. Il écrit : « Nouer des partenariats improbables et développer par contagion des hospitalités inédites. » Je trouve qu'à cet endroit, une façon de faire vie, de faire acte d'architecture, est de nouer des liens qui n'existent pas forcément, de valoriser les bonnes pratiques et de recréer de la coopération locale, d'utiliser moins d'énergie qui vient de loin pour permettre de s'adapter au mieux à l'environnement.

Pour aller plus loin :

«Tandem – Ester Carro & Julien Beller»
À retrouver sur respect-media.fr, usbetrica.com et
Radio Grenouille : [Spotify](https://open.spotify.com/) / [Apple Podcast](https://apple.com/) / [Deezer](https://www.deezer.com/)

Podcast coproduit par l'association Va Jouer Dehors,
le média respect et Radio Grenouille

Matthieu Poitevin :

Nous avons le plaisir d'accueillir Julien Beller et Ester Carro, qui est originaire des favelas de São Paulo qui vient pour la première fois en Europe.

Une question pour tous les deux : comment l'espace public peut-il devenir de l'espace commun en dehors des espaces prévus pour cela ?



Ester Carro

Présidente de Fazendinhando
São Paulo (Brésil)

Ester Carro : une ville sauvage, c'est une ville qui se marie à son environnement.

Je ne pense pas que nous, en tant qu'architectes, allons changer le monde, mais nous pouvons améliorer la vie des gens dans les endroits précaires. Notre rôle, c'est surtout d'aider les gens à se rendre compte qu'ils peuvent changer les choses. Il faut les aider à faire le premier pas qui leur permettra ensuite de transformer leur vie. Mais on ne peut pas tout faire. Il y a beaucoup de bâtiments inoccupés à São Paulo, alors qu'il y a de nombreuses personnes sans logement. Récemment, des associations les ont pris pour les utiliser, car les pouvoirs publics ne font pas grand-chose. Les gens font eux-mêmes ce que les pouvoirs publics ne font pas. Ils prennent eux-mêmes les bâtiments pour les occuper et y vivre. Ce sont des gens qui construisent leur ville avec ce qu'ils ont sous la main, mais qui n'ont pas de connaissances techniques spécifiques. Alors, nous sommes là pour les aider. Je me rends tous les jours dans ces logements pour observer, réaliser des repérages techniques, et apporter mes connaissances. Quand on vient, et qu'on leur donne du matériel, on voit que les gens sont ravis de pouvoir modifier et améliorer leur habitat. La clé serait de connecter ces personnes, nos connaissances techniques mais aussi les pouvoirs publics pour travailler sur ces espaces.

Matthieu Poitevin :

En quoi le modèle de gouvernance d'une structure dédiée à l'architecture peut conditionner la réussite d'un projet ? Même question pour une municipalité !



© Semillas

Giulia Perri

Membre de l'association Semillas Pangoa (Pérou)

Giulia Perri : une ville sauvage, c'est une ville paysage. Je pense que c'est intéressant parce qu'en architecture, il ne faut pas isoler la partie sociale et collective, de la partie politique et sociétale. On part des habitants, qui deviennent acteurs du projet au même titre que l'architecte. On essaie de faire tout ça à partir de la sphère locale, donc on n'arrive pas avec des propositions, mais avec des questions. Le territoire, c'est très important, on arrive à créer des espaces de dialogue pour travailler de manière horizontale. Ici en Europe ce processus est peut-être connu, mais au Pérou, en Amazonie, c'est nouveau. Au Pérou, un tiers de la population vit à Lima, la capitale, donc toutes les politiques publiques sont décidées à Lima et non depuis les territoires ruraux. Tout le matériel de construction vient des villes et personne ne sait que l'Amazonie, c'est 61 % du territoire du Pérou. Travailler sur ça, c'est rendre visible des choses qui n'étaient pas prises en compte sur le territoire. Il y a près de 48 langues en Amazonie, qui ne sont pas visibles. Pour nous, il s'agit de rendre visible un territoire qui a été maltraité sur le plan social, environnemental et culturel.

Je trouve très intéressant les mots « organique » et « équilibre », parce que s'il existe déjà des équilibres, alors pourquoi ne pas partir de ces équilibres, pour créer des projets ? La participation, on la voit comme un cadeau, alors qu'en réalité c'est un droit. Quand on a été amputé de sa voix, c'est important encore davantage de revendiquer ce droit. Je le vois avec les populations indiennes avec lesquelles je travaille. Toute la question écologique ne doit pas venir de l'extérieur, les indiens connaissent déjà parfaitement le sujet. Quand on pense aux autochtones, on pense à des gens sauvages, qui ne sont pas organisés, alors que c'est tout le contraire. Leur fonctionnement est collectif et circulaire. Ils travaillent en communauté. À l'école, on nous dit que ce fonctionnement n'est pas civilisé et moi je pense tout le contraire. Le collectif est à la base d'une cité. Notre enjeu est d'aider les indiens à se sentir bien dans une ville qui prend en compte leurs réels besoins.

© Ville de Marseille - Anthony Carayol



Mathilde Chaboche

Adjointe au Maire de Marseille (France)

Mathilde Chaboche : une ville sauvage, c'est une ville équitable. Lorsqu'on travaille à l'échelle d'une grande ville comme Marseille, qui s'est étalée plus que développée, on est face à la nécessité d'un rééquilibrage. Je crois que la ville doit se composer autour de la question du commun, c'est-à-dire, des espaces, des équipements et des services publics. C'est à partir de tout cela qu'une ville doit se déployer. À Marseille, les équipements publics ont été délaissés au profit de projets immobiliers privés. Je crois qu'il faut complètement inverser la dynamique et c'est complexe à faire parce que ce n'est pas du tout ancré dans la culture locale. Il faut pourtant sortir d'une logique de prédation, pour remettre le commun au cœur des quartiers. Remettre symboliquement des écoles, des crèches, des équipements publics, au cœur des quartiers les plus défavorisés, c'est une façon essentielle de faire exister le commun autour duquel se déploie la vie sociale.

Pour aller plus loin :

« Tandem – Giulia Perri & Mathilde Chaboche »

À retrouver sur respect-media.fr et

Radio Grenouille : [Spotify](https://open.spotify.com/) / [Apple Podcast](https://apple.com/) / [Deezer](https://www.deezer.com/)

Podcast coproduit par l'association Va Jouer Dehors, le média respect et Radio Grenouille

Matthieu Poitevin :

Dans vos travaux au Mexique, en Suède comme en France, comment définiriez-vous les contours d'une ville sauvage ?

© Jonas Malmström



Anna Chavepayre

Architecte, cofondatrice associée du Collectif Encore (France - Suède)

Anna Chavepayre : une ville sauvage, c'est une ville de villages et du temps perdu.

Je travaille dans un village : c'est important de travailler à cette échelle, parce qu'on connaît les gens qui construisent et les politiciens locaux. Il faut cependant bien réfléchir avant de déterminer où construire et comment. Là où je vis, il y a beaucoup d'espaces vides et c'est aussi le cas dans des villes comme Paris, où il y a beaucoup d'appartements vides. On dit que les règles sont trop restrictives, c'est à nous de changer les règles. Dans mon pays, la Suède, nous avons un rapport avec la nature et avec les saisons beaucoup plus fort qu'en France. La plupart du temps nous construisons nos extérieurs de manière à pouvoir vraiment tout faire dehors, les mois de l'année où il fait bon. On ne va pas se dire, parce qu'il ne fait pas chaud, on ne va pas investir sur les espaces extérieurs. Les cours de récréations à Stockholm sont complètement ouvertes. Les enfants ne sont pas en cage, car on leur fait confiance. Le jour où la confiance sera au centre des projets, alors cela changera pas mal de choses.

Pour aller plus loin :

«Tandem – Anna Chavepayre & Rozana Montiel»

À retrouver sur respect-media.fr et

Radio Grenouille : [Spotify](https://open.spotify.com/) / [Apple Podcast](https://apple.com/) / [Deezer](https://www.deezer.com/)

Podcast coproduit par l'association Va Jouer Dehors, le média respect et Radio Grenouille

© Sandra Pereznieta



Rozana Montiel

Architecte - Mexico (Mexique)

Rozana Montiel : une ville sauvage, c'est ville frugale comme arme contre la violence et pour la beauté.

Lorsque nous sommes intervenus à Mexico, il y avait des barrières partout. L'espace public était sous enclos, même le marché était entouré d'un enclos. On se disait qu'avec ces barrières, c'était beaucoup moins sûr, puisque on peut plus facilement s'y cacher, il n'y avait pas d'éclairage. Lorsque les membres de la communauté s'en sont rendus compte, ils ont décidé de se débarrasser de 99% de ces barrières, transformant ainsi l'espace public en un lien ouvert et beaucoup plus sûr. Nous avons ainsi transformé des barrières en limites. Les limites amènent au dialogue à la différence des barrières. Il y a un quartier de la ville, où des habitants ont commencé à construire plus d'espaces communs mettant fin à l'étalement urbain. Ce sont des espaces ouverts à tous. Je pense que les espaces publics sont un enjeu clé, en particulier dans les périphéries urbaines.

Quand on demande aux gens, où avez-vous eu votre premier baiser, où avez-vous fumé votre première cigarette, où aimiez-vous jouer à cache-cache quand vous étiez petits ?, c'est plus intéressant que de leur demander des choses plus conventionnelles, comme combien de personnes y'a-t-il dans votre foyer. Cela nous permet de recueillir des informations plus intéressantes, quand on se fonde sur l'expérience sensorielle des gens et puis on propose des approches ludiques. On aime bien organiser des actions éphémères sur le terrain, par exemple cette action où on avait dessiné un labyrinthe à la craie et les gens pouvaient sans se connaître, sans avoir échangé auparavant entrer dans le jeu et ça permettait de faire évoluer la compréhension que les gens avaient de cet espace, cela permettait de renouer un dialogue. Les gens pouvaient échanger différemment grâce au jeu. Autre exemple : dans les cours d'école, parfois les cours sont en béton, parfois les enfants jouent à des jeux dangereux, mais on dit que c'est comme ça que jeunesse se passe. Il faut vivre et jouer dangereusement.

Matthieu Poitevin :

Maud Le Floc'h et Andrea Bartoli, en quoi l'espace public peut-il être source d'une façon plus libre de concevoir la ville ?

© Santo Eduardo Di Miceli



Andrea Bartoli

Fondateur de Farm Cultural Park (Italie)



© Cyril Chigot

Maud Le Floc'h

Urbaniste, Fondatrice du POLAU - pôle arts & urbanisme (France)

Andrea Bartoli : Nous avons commencé à partager tout ce que nous avons : notre temps, notre patience et notre espace. Dans notre expérience, nous accordons une réelle importance à l'espace public culturel. C'est pourquoi nous avons voulu investir dans l'éducation. Nous avons commencé à créer des écoles, et notamment des écoles d'architecture pour les enfants. C'est en impliquant les enfants que nous pouvons toucher un pan de la population plus grand. Il y a six ans, nous avons commencé à fonder des écoles d'architecture pour enfants. Aujourd'hui, il y en a 18, dont une à Milan. Nous avons également fondé une école de politique pour les jeunes femmes âgées de 13 à 18 ans. Si nous voulons vraiment avoir un impact sur les générations futures, sur notre avenir, c'est par les enfants qu'il faut passer.

Maud Le Floc'h : On apprend à considérer les écosystèmes, le jeu de dominos et ses risques, avec l'idée de mettre le monde artistique dedans. Non pas pour faire des dominos colorés ou des dominos ronds, mais pour qu'ils créent une onde de choc plus intéressante que l'onde de choc réelle. Un des maîtres-mots qui nous vient à l'esprit est notre capacité à nous retourner. La notion que j'aime utiliser depuis une quinzaine d'années, c'est l'intervention systémique paradoxale, qui est très liée à l'école de sociologie Palo Alto, qui travaille le retournement et le renversement. C'est-à-dire que pour accéder au changement, pour changer de position, de plan ou de paradigme, il n'y a pas d'autre moyen que d'opérer un virage à 180°.



Pour aller plus loin :

«Tandem – Maud Le Floc'h et Andrea Bartoli»

À retrouver sur respect-media.fr, et

Radio Grenouille : [Spotify](https://open.spotify.com/) / [Apple Podcast](https://apple.com/podcast/) / [Deezer](https://www.deezer.com/)

Podcast coproduit par l'association Va Jouer Dehors,
le média respect et Radio Grenouille

Matthieu Poitevin :

Pensez-vous que cette ville plus humaine, que nous appelons tous de nos vœux, puisse trouver un écho à l'échelle de vos villes, Lagos et Nazareth, si différentes, mais qui se rejoignent pourtant dans une urgence permanente qui est celle de la survie ?



© Uzochukwu-Smooth Nzewi

Emeka Ogboh

Artiste (Nigéria)

Emeka Ogboh : la ville sauvage, c'est une ville des cinq sens et des migrations.

Mon travail tourne beaucoup autour de l'hospitalité des lieux où rester, des lieux où partager, où il y a des aspects multisensoriels à travers la cuisine. Même dans une ville comme Lagos, il n'y a pas l'urgence ou le danger en premier lieu, mais le potentiel d'un partage. Ce qui m'intéresse, c'est d'écouter les sons de la ville. Je crée des œuvres avec lesquelles j'utilise les sens comme le goût ou le toucher. Ces sens sont intégrés dans nos villes et dans l'expérience humaine. Il y a beaucoup d'informations dans les sons d'une ville, et il y a de nombreuses façons d'apprendre sur les espaces à travers le son. Sur ce point, je dirais que la ville est une compositrice.

De nombreuses personnes sont obligées de migrer pour des raisons économiques ; ils doivent quitter leur pays pour aller gagner leur vie ailleurs, pour améliorer leur situation. D'autres sont vraiment obligées de partir au-delà des motifs économiques. En ce qui me concerne, je suis artiste et j'ai décidé de partir là où je pouvais pratiquer mon art. Mais ce n'est pas une réinstallation totale, étant donné que je fais des allers retours entre Berlin et Lagos. Aujourd'hui, je travaille en Allemagne, et dans mon travail, je prends un peu de Berlin et un peu de Lagos, et j'entrecroise ces éléments. C'est une fusion que j'opère. Dans ce cas, la migration ne signifie pas la même chose pour tout le monde.



© Philippe Quesse

Hiam Abbass

Comédienne, cinéaste,
scénariste (Palestine)

Hiam Abbass : la ville sauvage, c'est une ville des récits. Aujourd'hui, je ne sais pas quelle est ma ville. Pour trouver où est chez moi, j'ai trouvé un moyen de résister. Et ce moyen de résister, c'est peut-être approfondir mes connaissances artistiques. Gilles Deleuze dit : « Il y a une affinité entre l'acte artistique et la résistance. » Donc l'œuvre artistique doit résister à la mort. Est-ce ma Palestine à moi ? Pour créer ma ville à moi, j'ai été obligée de sortir de ce lieu qui m'a étouffée, à un point où je ne pouvais plus créer, respirer, rêver, ni désirer, et j'ai trouvé refuge en France.

Pour moi, quand on vient d'un endroit, je crois que l'on ne peut pas se séparer de cet endroit. Après, que fait-on avec ce passé ? Comment le transforme-t-on dans une vie quotidienne, dans un endroit différent et une culture différente ? Et que peut-on prendre de cette nouvelle culture pour la mélanger à la sienne, et créer une nouvelle ville ou une nouvelle œuvre artistique ? Aujourd'hui, dans notre réalité contemporaine, on oublie cette chose qui s'appelle l'âme, cette chose qui s'appelle la spiritualité - qu'il ne faut pas confondre avec la religion -, cet endroit où l'on part de soi pour aller vers l'autre, donc vers l'ensemble.

Pour aller plus loin :

«Tandem – Hiam Abbass & Emeka Ogboh»

À retrouver sur respect-media.fr et

Radio Grenouille : [Spotify](https://open.spotify.com/) / [Apple Podcast](https://applepodcast.com/) / [Deezer](https://www.deezer.com/)

Podcast coproduit par l'association Va Jouer Dehors,
le média respect et Radio Grenouille

© Sébastien Normand



Jorge

Pérez-Jaramillo

Architecte, ancien Directeur du plan de la municipalité de Medellín (Colombie)

Jorge Pérez-Jamarillo : la ville sauvage, c'est un laboratoire démocratique.

Au début des années 90, quand la ville de Medellín était en train de devenir une ville invivable, l'école d'architecture a été le lieu où nous avons vraiment commencé à réfléchir aux problèmes de la ville.

Pendant les années 90, les architectes, des citoyens et d'autres professionnels se sont réunis pour participer à une grande concertation, et mener des projets collectifs sur plusieurs années. La ville a donc pu être transformée grâce à la création de la démocratie locale ; ne l'oublions pas, la Colombie est une jeune démocratie. Nous avons créé des institutions, des politiques, des plans, et le rôle joué par les architectes, les urbanistes, les sociologues ou les ingénieurs a vraiment été fondamental. Plus de 50 % des villes en Amérique latine se sont construites de manière informelle, c'est-à-dire sans institution, sans plan d'urbanisme, sans plan d'aménagement du territoire ou un quelconque contrôle de l'État sur le territoire. On se trouvait donc avec une ville incomplète, gangrénée par la violence des gangs, des armes, du quotidien... Ensemble, nous avons voulu bâtir notre avenir.

Ce que nous avons appris tout au long de ce processus, c'est le pouvoir de la planification – que ce soit la planification urbaine, celle des infrastructures ou de l'architecture – pour concrétiser nos rêves. Les personnes ont besoin d'espace pour participer à la vie publique. Promouvoir la démocratie, c'est aussi promouvoir cet espace.

Pour aller encore plus loin :

«Tandems»,

Film réalisé par Marie Poitevin

À retrouver sur la chaîne [YouTube](#) de Va jouer dehors !

Matthieu Poitevin :

Nous avons l'immense plaisir d'accueillir l'architecte Jorge Pérez-Jaramillo, qui nous vient de Medellín, en Colombie. S'il n'est pas de formation urbaniste, il fait tout de même de la politique publique au service de l'intérêt général un mode opératoire très important qui a changé toute une partie des favelas de sa ville.

J'aimerais qu'il nous parle plus profondément de son action à Medellín, une des villes les plus violentes du monde.

Pour aller plus loin :

«Tandem – Jorge Pérez-Jaramillo»

À retrouver sur respect-media.fr, usbeketrica.com et Radio Grenouille : [Spotify](#) / [Apple Podcast](#) / [Deezer](#)

Podcast coproduit par l'association Va Jouer Dehors, le média respect et Radio Grenouille

La crise de Medellín a pris ses racines dans le processus d'urbanisation qui avait conduit à la ségrégation de la population. La démocratie est née en 1988 en Colombie et, avant cela, il n'y avait pas d'action publique ni de processus participatif. Les communautés étaient séparées, la société était en conflit. Il y avait aussi de gros problèmes économiques dans les années 80, des problèmes d'illégalité avec la contrebande, qui était devenue une tradition. Il y avait aussi des problèmes de trafic et de terrorisme, avec Pablo Escobar. Le changement s'est amorcé à travers la démocratie, à travers le développement participatif. C'était la seule façon de construire la ville et d'assurer sa survie.

Nous, architectes de Medellín, avons lancé une réflexion afin de déterminer comment modifier notre ville. Ensemble, nous avons lancé un processus participatif et nous sommes concentrés sur le secteur public comme sur le secteur privé. Comme nous étions nombreux, nous avons réussi à interpellier les politiciens pour leur signifier notre légitimité, puis on s'est mis au travail. Depuis le début des années 90, il y a eu des conversations, des propositions et des controverses, mais, au moins, on a fait quelque chose. Ces actions ont été un facteur clé du changement de la ville.

CŒUR SUR LA VILLE

Jérémie Peltier

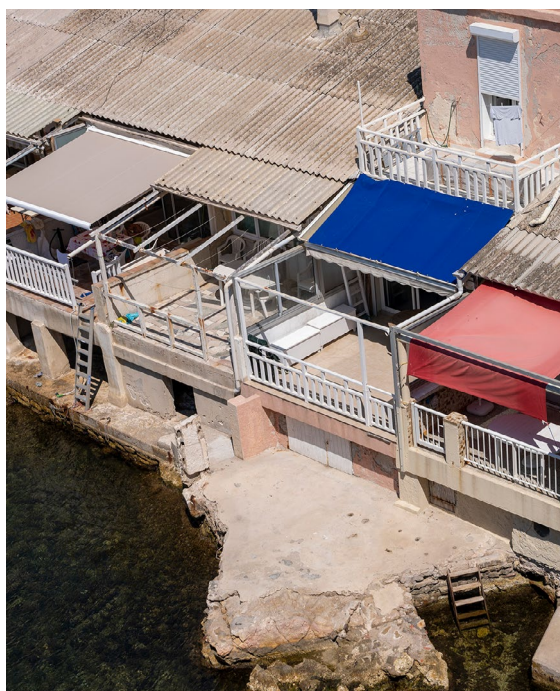
Directeur des Études de la Fondation Jean-Jaurès

Matthieu Poitevin

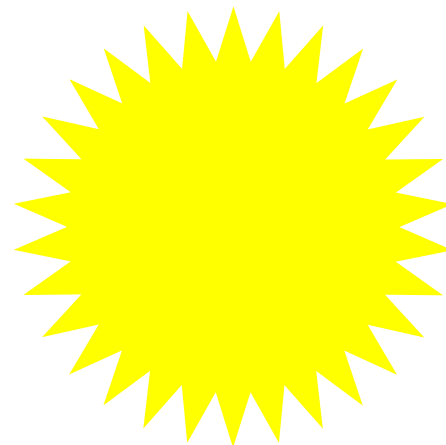
Architecte fondateur de Caractère Spécial,
Président de l'association Va jouer dehors

14 septembre 2022

Afin d'alimenter les réflexions durant ce festival qui met l'architecture au cœur de la ville, la Fondation Jean-Jaurès et l'Ifop, relayés par le magazine respect, ont mené une étude auprès des Marseillaises et des Marseillais afin de comprendre quels sont les différents imaginaires qui structurent leur vision de la ville d'une façon générale, de leur ville de Marseille en particulier, et de comprendre leur rapport à l'architecture, à l'habitat et à la construction.



© Olivier Amsellem



LES MARSEILLAIS ET LEUR VILLE

I. Logements et construction

Commençons par ce qui semble relever du « bon sens » mais qui n'est pourtant pas si intuitif que cela chez un certain nombre de promoteurs immobiliers : quand on leur parle de construction de nouveaux logements, 57 % des Marseillaises et des Marseillais pensent qu'il faut, avant de construire, connaître les nouveaux habitants qui y logeront, contre 39 % qui considèrent qu'il faut construire des logements urgemment avant de savoir à qui ils s'adresseront.

Néanmoins, ne parlez pas trop vite de « construction » aux Marseillaises et aux Marseillais. Car à choisir, ces derniers préfèrent largement rénover ou adapter les bâtiments existants pour répondre aux besoins de logements dans les villes (63 %) plutôt que de démolir les bâtiments existants pour reconstruire du neuf (35 %), preuve s'il en fallait que les Marseillaises et les Marseillais sont attachés à leur ville et à son histoire et qu'il ne s'agit pas de construire une ville nouvelle pour remplacer l'ancienne. Les territoires n'ont évidemment pas le sentiment d'avoir été « logés » à la même enseigne dans l'histoire de cette ville au cours des dernières décennies. Une partie importante des Marseillais semble d'ailleurs en vouloir aux constructeurs ayant bâti et modifié leur ville ces dernières années : 48 % des Marseillaises et des Marseillais trouvent que leur ville n'a pas été construite de façon intelligente.

L'élément original de cette enquête est le rapport des Marseillaises et des Marseillais à l'architecture. Qu'entendent-ils quand on leur parle d'architecture ? Quels sont les mots associés à l'architecture qui leur viennent spontanément à l'esprit ? D'abord, et c'est ce qui est intéressant, ils associent avant tout l'architecture à de la construction (pour 52 % d'entre eux), à l'art de construire des choses, avant de penser à des lieux (19 %) comme le Mucem (4 %) ou Notre-Dame-de-la-Garde (5 %) par exemple. Viennent ensuite des notions liées à l'histoire et à la temporalité, à l'esthétique, à la beauté et au style.

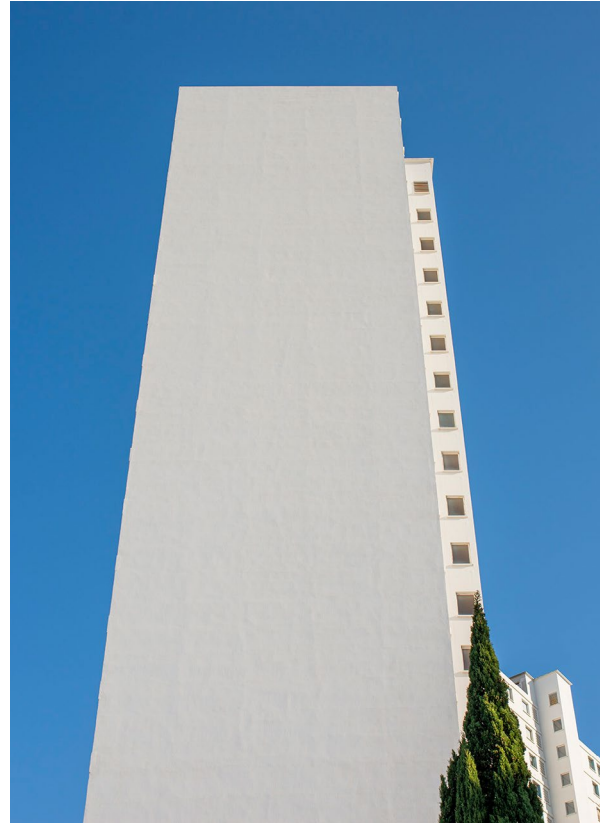
Cela montre à quel point l'architecture est méconnue, pas suffisamment enseignée et transmise. Au lieu d'y voir une matière culturelle capable d'inventer des modes d'habiter, d'améliorer et d'embellir la vie, et bien sûr la ville, elle n'est seulement perçue que comme une discipline technique et donc comme quasiment inutile.

II. Manières de vivre

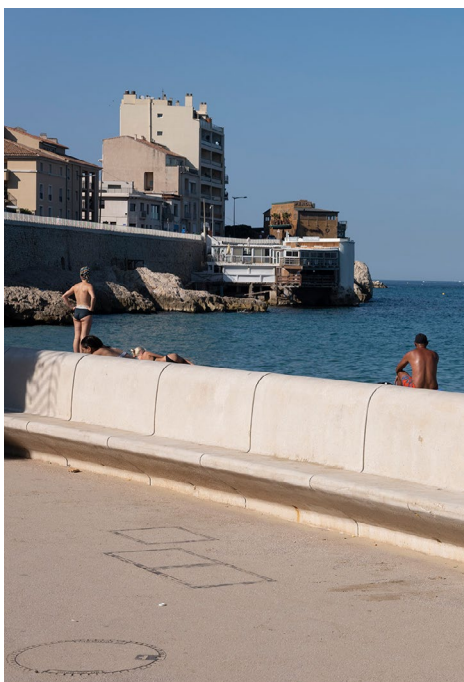
Comment aiment vivre les Marseillais ? C'est également l'un des enseignements intéressants de cette enquête, dans laquelle les habitants ont dû répondre à des questions peu posées la plupart du temps.

D'abord, quand on leur demande dans quel habitat ils préfèrent vivre s'ils en ont le choix, 67 % préfèrent habiter en hauteur pour voir l'horizon plutôt que d'habiter en bas à l'ombre des arbres (32 %), signe que le fait d'avoir « une vue » est fondamental à l'ère des rooftops et autres bars sur les toits terrasses (pas surprenant donc que 75 % des 18-24 ans interrogés plébiscitent d'ailleurs le fait de vivre en hauteur). Cet enseignement devrait contraindre les pouvoirs publics à aménager de vrais espaces publics et pas des résidences qui tournent autour d'espaces verts lesquels ne sont souvent pas très spacieux et pas bien verts. La question des transports publics est également soulevée montrant que le seul moyen est de trouver des modes de transports doux encore plus efficaces et de construire encore et encore des parkings relais pour interdire la voiture en centre-ville.

Dans les éléments qui mériteraient selon eux d'être améliorés, il y a la question des animaux de compagnie. Rappelons que pendant le confinement les dauphins sont retournés dans la lagune de Venise, les pingouins, les cerfs, les singes, les wallabies sont retournés en ville. Les guépards trouvaient les lodges africains très confortables et ont même recommencé à chasser la nuit. On devrait se poser la question de savoir pourquoi les seuls animaux sauvages capables de vivre à nos côtés en ville, sont les cafards, les rats et les pigeons.



© Olivier Amsellem



© Olivier Amsellem

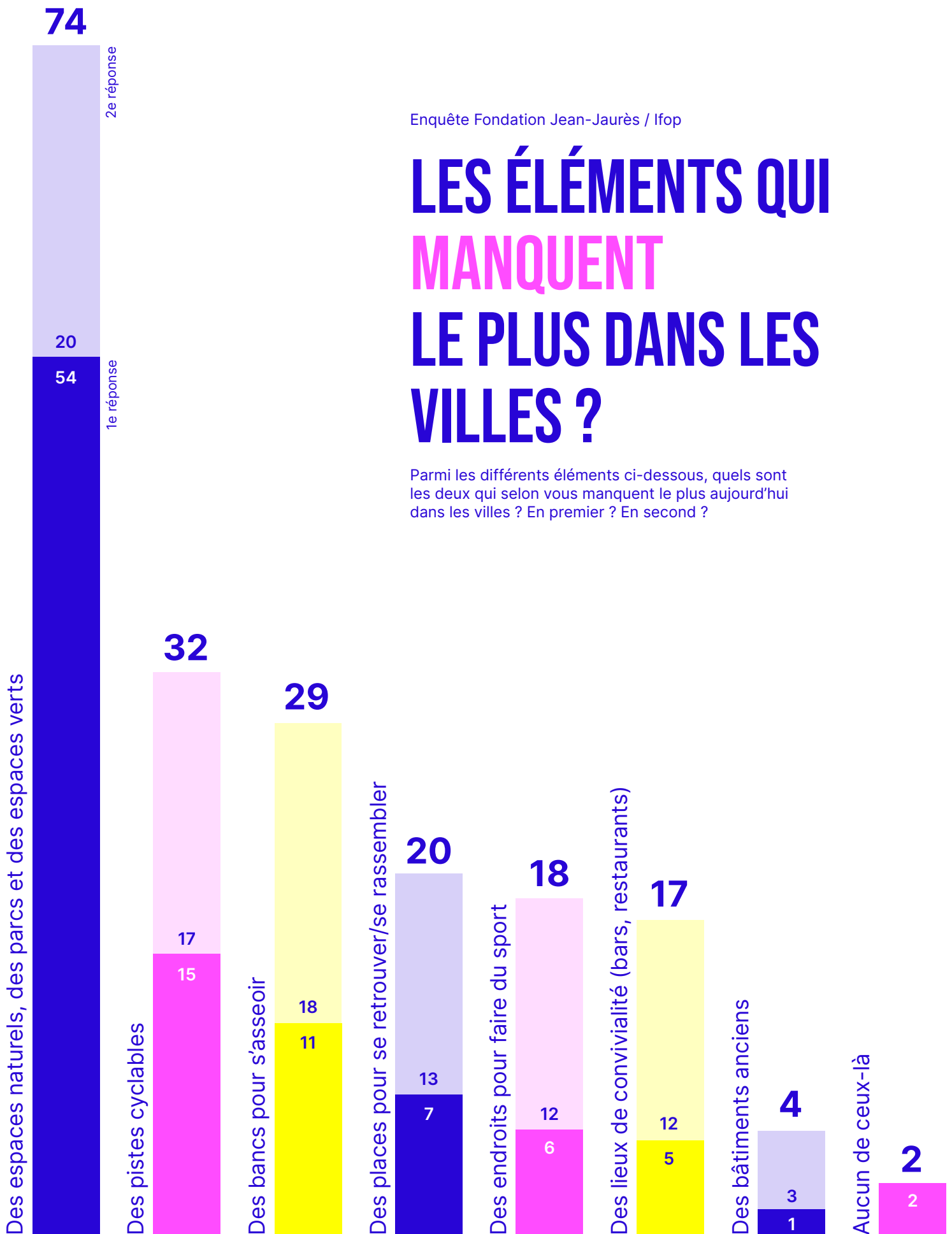
III. Marseille et eux

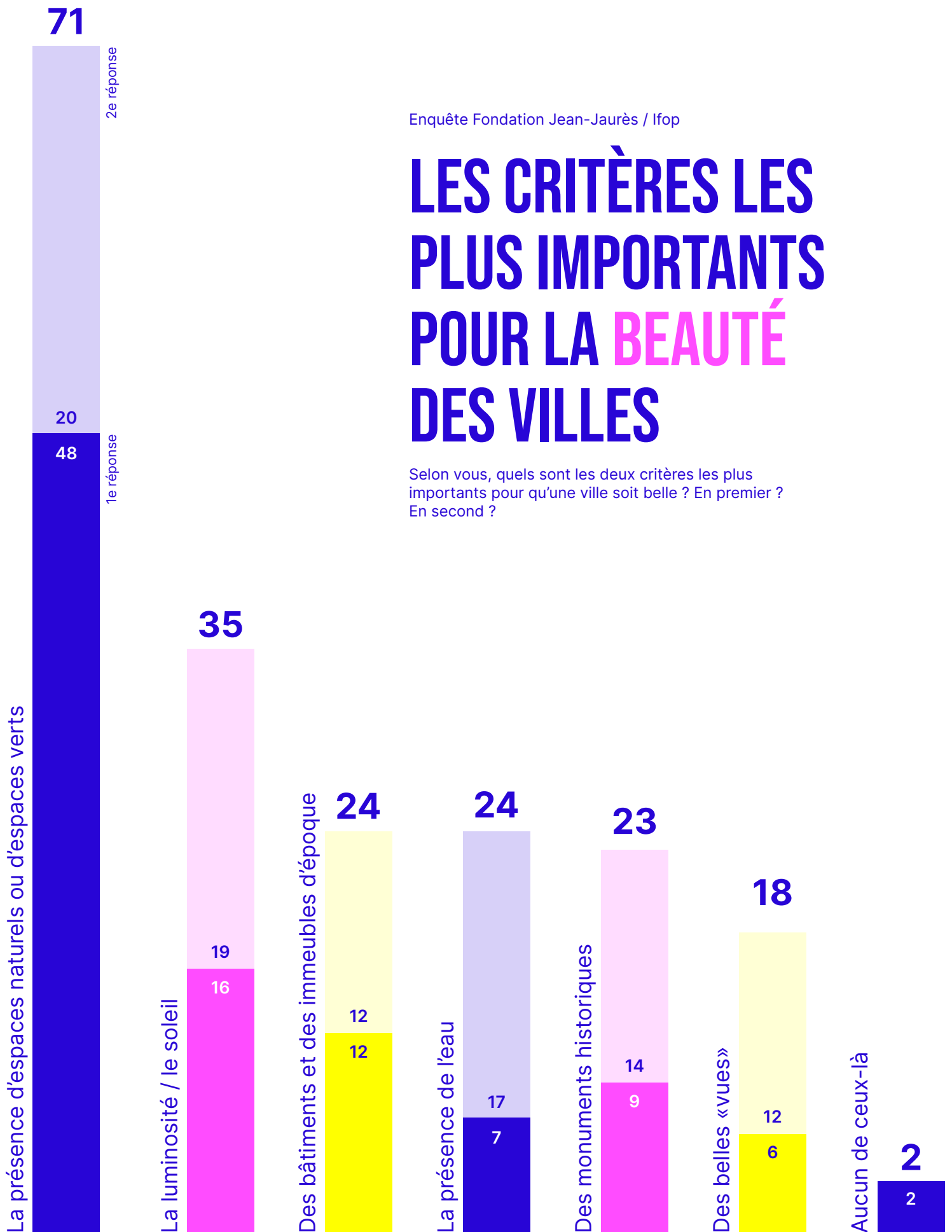
La question de la beauté est trop rarement posée par les responsables politiques. Elle est pourtant un axe majeur pour le bien-être et la sérénité des habitants. S'agissant des Marseillaises et des Marseillais, un fort consensus se dégage quant à la beauté de leur territoire : 77 % des Marseillais trouvent que leur ville est belle (et même 89 % des habitants du 7ème arrondissement, qui comporte notamment les très prisés quartiers Saint-Victor et du Roucas-Blanc) et 73 % trouvent que leur quartier est beau, preuves s'il en fallait que le « beau » ne doit jamais sortir de l'esprit de celles et ceux qui « font » la ville.

Preuve en est que les architectes doivent bien être les guerriers de la beauté !

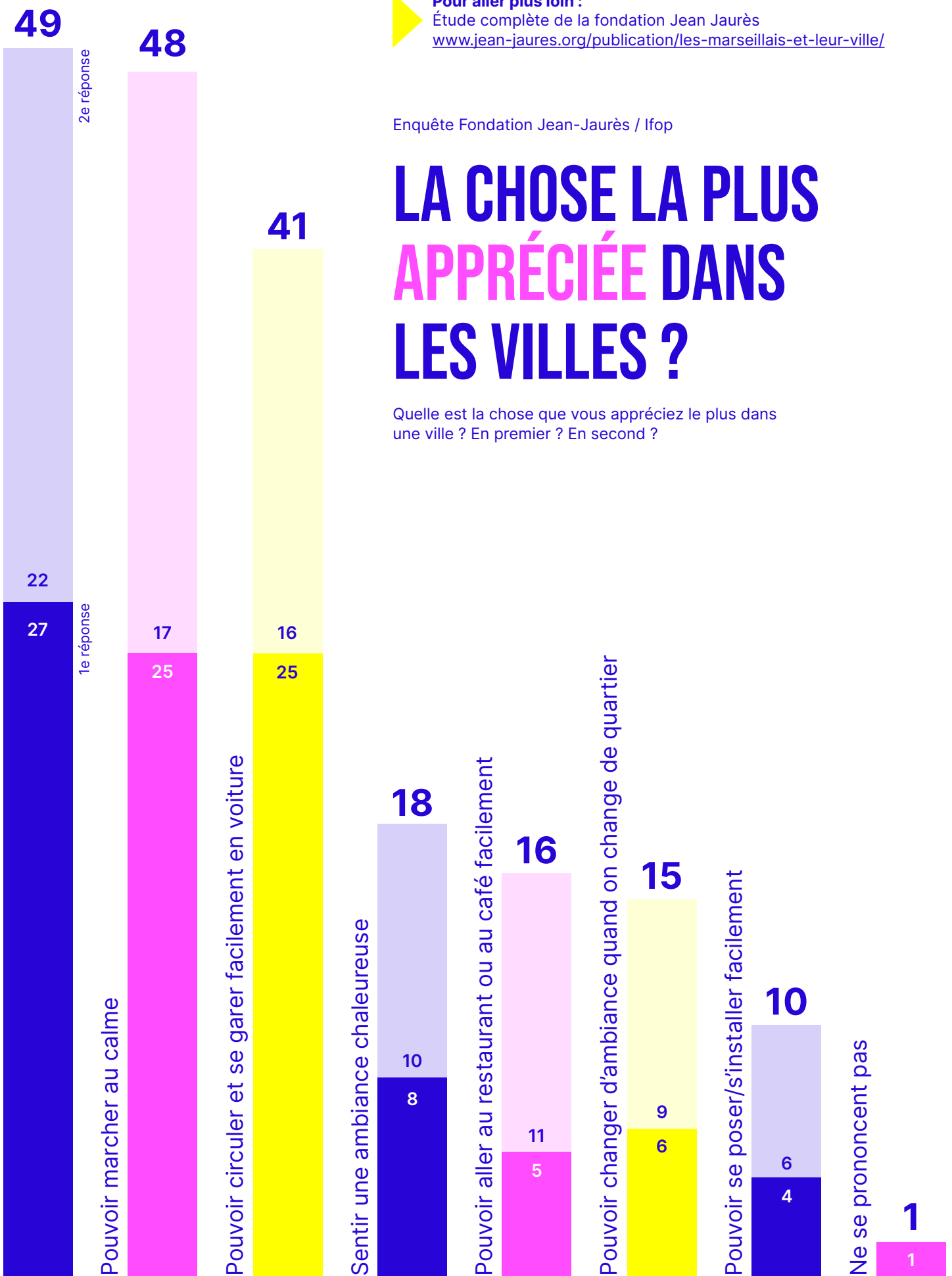
Pour aller plus loin :

Étude complète de la fondation Jean Jaurès
www.jean-jaures.org/publication/les-marseillais-et-leur-ville/





Avoir des transports en commun et avoir tout sous la main (équipements, commerces, écoles...)



Pour aller plus loin :

Étude complète de la fondation Jean Jaurès

www.jean-jaures.org/publication/les-marseillais-et-leur-ville/

Enquête Fondation Jean-Jaurès / Ifop

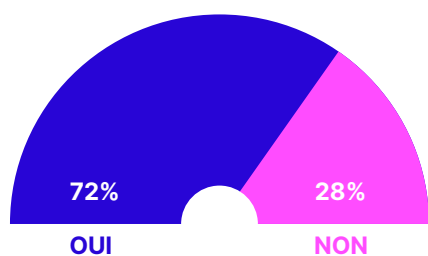
LA CHOSE LA PLUS APPRÉCIÉE DANS LES VILLES ?

Quelle est la chose que vous appréciez le plus dans une ville ? En premier ? En second ?

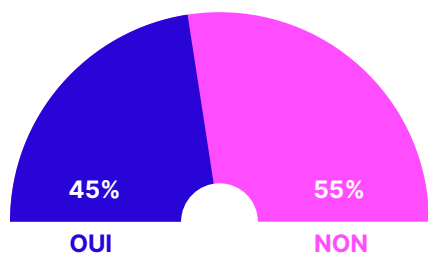
VIVRE LA VILLE

respect et le Festival de la Ville Sauvage, en partenariat avec la Fondation Jean-Jaurès, ont partagé une collecte inédite sur les visions que nous avons de la ville : un sondage collaboratif inédit de mots, témoignages, émotions, idées et envies pour changer nos manières de vivre la ville.

Voyez-vous souvent l'horizon, le ciel ?



Pensez-vous qu'il soit possible de concevoir des logements sans connaître celles et ceux qui vont y vivre ?



Aimeriez-vous habiter sur les toits ?

« Oui pour la vue, non si cela implique des soucis de confort ! »

« Pourquoi pas en effet, pour profiter des ciels étoilés l'été, mais il faudrait qu'ils soient bien isolés l'hiver... »

Où aimez-vous être seul en ville ?

« Sur la plage. »

« Je n'aime pas être seul.e, sinon je n'habiterais pas en ville. »

« Dans le bus ! »

« Le matin à 5H quand il y a d'habitude beaucoup de gens. »

« Aux Goudes, au Vieux-Port. »

C'est quoi pour vous le son d'une ville ? Son odeur ? Sa ou ses couleurs ?

« C'est un bruit de fond, une odeur de macadam et de commerces de bouches, de ferraille et de pollution aussi... »

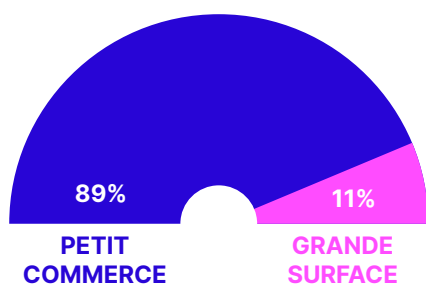
« Un grondement lointain, l'odeur des cafés croissants le matin, la vie des marchés, les vitrines colorées, la ligne architecturale des immeubles, les ponts majestueux qui enjambent les eaux tumultueuses, les langues étrangères, les rues inconnues, la promesse de nouvelles découvertes. »

« Le brouhaha des voitures, les odeurs de boulangerie et des cuisines des restau, l'anthracite du goudron, le bleu du ciel, le blanc/gris de la pierre. »

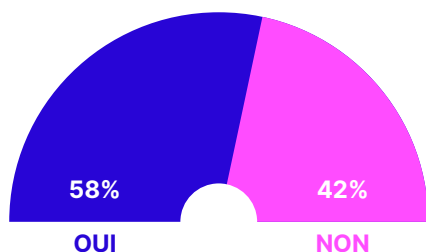
« La mer, le soleil, le sel, le bleu. »

« Le son de l'agitation que l'on fuit mais qui nous rassure. »

Préférez-vous aller dans une grande surface ou dans un petit commerce ?



Matez-vous vos voisins ?



Qu'est-ce que la vie de quartier ?

« C'est avoir du lien social, un endroit pour se rassembler, se parler sans se ruiner, trouver une solidarité minimale, quelqu'un qui t'aide à mettre une tringle à rideaux, à porter un meuble, un carton etc. »

« Parler à ses voisins, faire vivre les commerces du coin, faire coucou aux gens, se sentir à la maison autour de son chez soi. »

« C'est connaître, être reconnu.e, des solidarités, des familiarités et de la confiance. Une bonne entente entre les voisins, des animations communes, des invitations régulières, des sourires, des discussions. »

« Une ville à échelle réduite. »

Quelle est la place que l'on offre aux enfants dans la ville ?

« Minuscule mais en même temps ils sont petits. »

« Bonne question, je n'y ai jamais réfléchi. Mais sans doute pas assez comme pour les femmes, les personnes à mobilité réduite... »

« La jeunesse est l'avenir des villes elle doit prendre plus de place au cœur de celle-ci. »

Pour vous : un espace public, c'est quoi ?

« Un espace public est un endroit où chacun peut se rendre, libre d'entrée, où on peut se détendre, étudier, se cultiver, discuter avec d'autres personnes, être citoyen. »

« Un espace inclusif où chacun.e se sent bien. »

« Un espace ouvert à tous, accessible par tous, respecté par tous. Partagé et non confisqué par quelques-uns. »

Et le silence ? Le silence est-il nécessaire en ville ?

« Plus que nécessaire – indispensable. »

« L'absence de bruit n'existe pas ! Besoin tout de même d'avoir des périodes calmes pour le repos ou des bâtiments qui protègent du bruit ! »

« Oui, il faut pouvoir bénéficier de silence pour se reposer, se restaurer. »

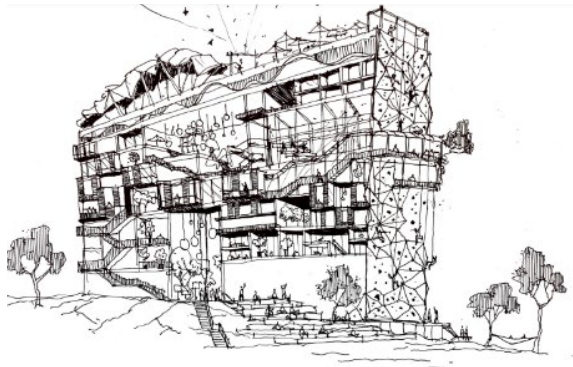
GRANDE

LA

CHAÎNE

Pour aller encore plus loin :

«La Grand Chaîne»,
Film réalisé par Marie Poitevin
À retrouver sur la chaîne [YouTube](#)
de Va jouer dehors !



*Les pensées deviennent
des tentatives de mises
en espaces pour créer
du commun*

30 micro-projets sont proposés par des étudiants de l'École nationale supérieure d'architecture de Marseille, qui se sont saisis de 15 sites interstices, laissés par la ville sauvage pour révéler des situations.

L'objectif est de mettre en valeur et en réseau le travail extraordinaire des collectifs et des associations qui tissent Marseille de projets dans des quartiers où des situations sont depuis trop longtemps oubliées...

L'architecture fait œuvre d'intérêt public et relie ensemble tous les projets qui ont éclos ces temps derniers, un peu en dehors des sentiers battus et qui sont nés avant tout pour réparer une situation, donner et partager un contexte. Ils sont aujourd'hui bien souvent le cœur d'un nouveau exemplaire et solidaire marseillais.

Projet «La Rue suspendue», La Petite Chaîne - Parc Kalliste
par Aurélien COUTURIER et Martin JAANS

15

sites

30

projets présentés
encadrés par 8
enseignants

150

étudiants proposent
des hypothèses
d'espaces publics

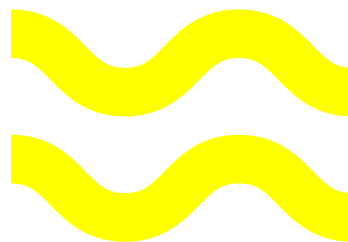
Pour aller plus loin :

«Architecte de Demain» • 59min
Podcast Radio Grenouille à retrouver
sur [Spotify](#) / [Apple Podcast](#) / [Deezer](#)



Projet «Évasure Arborescente», La Petite Chaîne - Parc Kalliste
par Max CHAPOTOT et Loreline PRADELLES

FIGURES LIBRES



Naples Pizzofalcone

La synthèse des trois premiers moments visant à proposer un projet concret fondé sur une architecture libre, rendant un futur poétique politique et surtout possible !

Athènes, Naples et Marseille se rencontrent, échangent et font de leur indisciplinisme chronique une force, une puissance de création. Trois équipes nous ont proposé une réflexion, une inflexion, porteuses d'un projet en processus qui montre la façon dont on peut préparer demain.

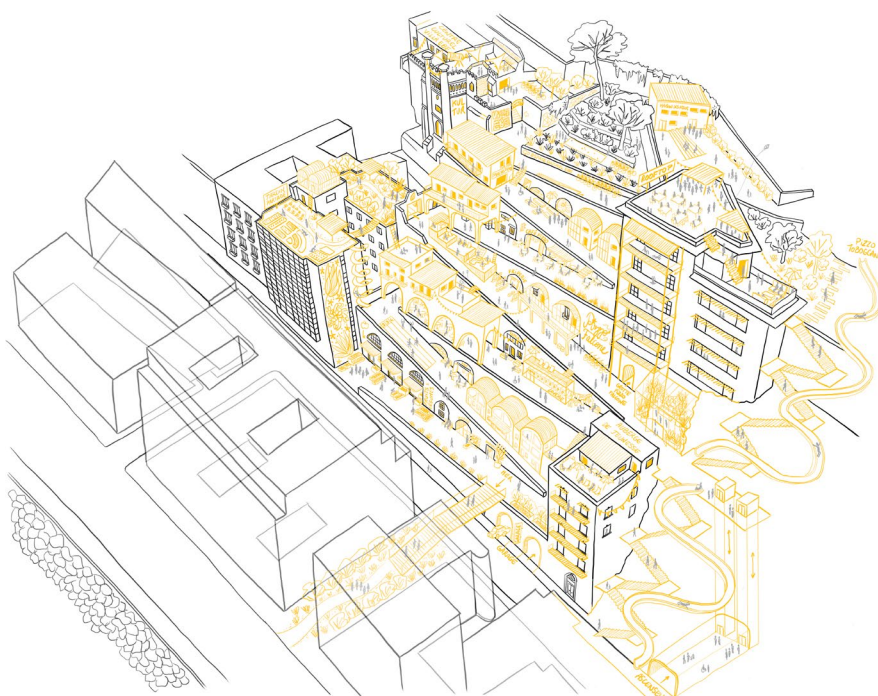
Sous l'égide de Mirco Tardio

Il est temps d'intégrer au processus de création architecturale la pensée d'assimilation de la part de la communauté, de la nature urbaine de la ville, des ingrédients incontournables pour un projet contextuel, efficace, évolutif et auto-régénérable dans le temps. Pizzofalcone est un quartier chargé d'histoire, un fragment de ville, des bâtiments habités d'autres délaissés, des rues, des espaces publics, en somme un réservoir urbain capable, immédiatement disponible.

Restituer donc Pizzofalcone à la ville mais aussi à ses habitants, prêts à le réinvestir, l'animer, le ressusciter dans un contexte nouveau. Cadré par une méthodologie urbaine et sociale reproductible et déclinable car capable de souligner les ressources locales, ce projet met au centre l'habitant, sa culture, ses valeurs dans une orchestration urbaine maîtrisée.

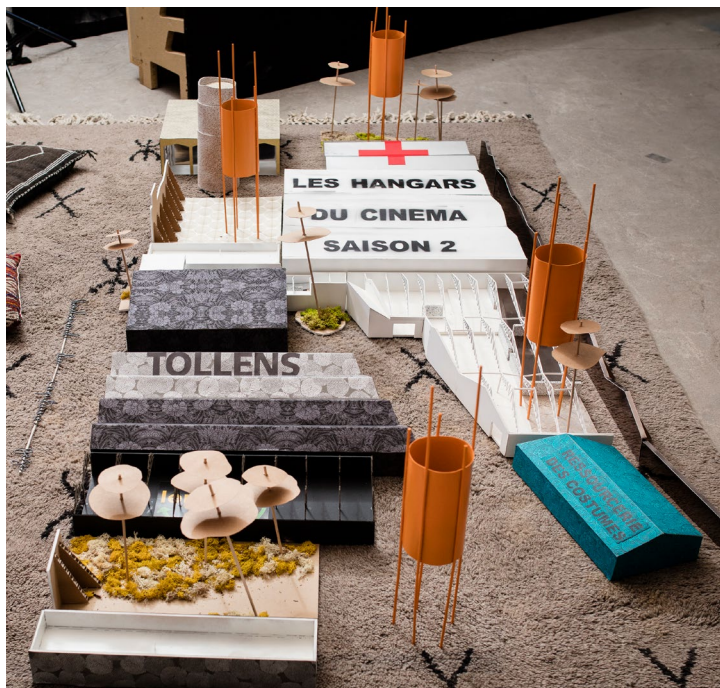
Équipe :

- Gian Luigi Freda, Architecte, professeur à l'Université d'Architecture de Naples
- Giulia Aversa, Architecte
- Iris Algrain, Architecte
- Mariantonia Parascandolo, Architecte



Pour aller plus loin :

« Figures Libres - Naples »,
Film réalisé par Marie Poitevin
À retrouver sur la chaîne [YouTube](#)
de Va jouer dehors !



La fabrique de l'imaginaire © Sébastien Normand

Marseille Fiction concrète

Sous l'égide de Kristell Filotico

La ville sauvage est aussi créative, productive, une ville inclusive qui fait du bruit, de la poussière. Comment la protéger et la faire s'épanouir en libérant l'imaginaire, notamment via la culture ? Le projet d'un lieu dédié à la fabrication de films illustre et démontre en deux saisons l'accueil et l'installation d'une réalité économique solide, celle des tournages de cinéma en extérieur à Marseille.

L'architecture s'appuie sur la réalité du quartier, les acteurs en place et la magie des coulisses du cinéma : fabrique des décors, stockage des douanes, bureaux de production, ateliers... Elle répare et investit l'existant. Elle ose planter des arbres sous le goudron, construit des structures en gravats, ventile et efface les limites intérieur/extérieur, installe des réservoirs d'eau géants, monte des façades en décors échafaudés pour offrir un vaste lieu responsable, vivant, accueillant et mutable.

Équipe :

- ARTS (Association Régionale des Techniciens du Sud-Est), MOA
 - Gauthier Oddo, AMO
 - CNC, Financier Saison 1
 - Oriane Jan & Laetitia Sallé, Architectes
 - Bruno Nicodemi, Ingénieur - B52
 - Romain Ricciotti, Ingénieur - LRING
- Sous le regard de Muriel Girard, sociologue et de Coloco, paysagistes

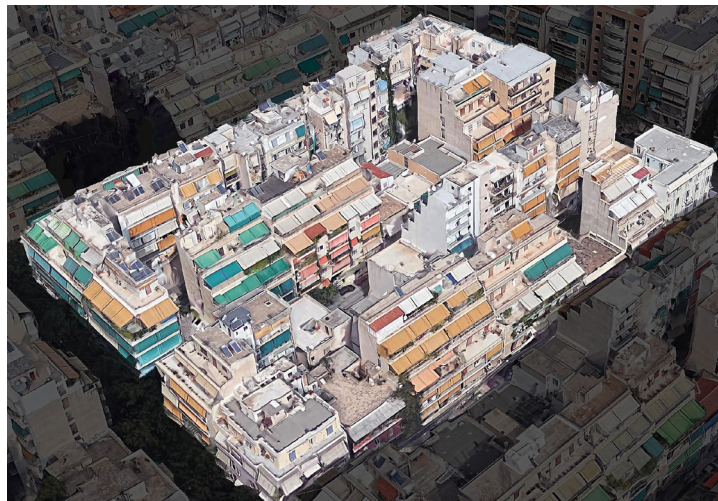
Pour aller plus loin :

« Figures Libres - Marseille »,
Film réalisé par Marie Poitevin
À retrouver sur la chaîne [YouTube](#)
de Va jouer dehors !



Pour aller plus loin :

« Figures Libres - Athènes »,
Film réalisé par Marie Poitevin
À retrouver sur la chaîne [YouTube](#)
de Va jouer dehors !



Îlot urbain d'Athènes abritant le projet de musée invisible

Athènes Le musée invisible

Sous l'égide d'Aghis Pangalos

Capitale la plus au Sud de l'Europe, Athènes est dépourvue d'un lieu qui raconte son histoire. Quels seraient la forme et les contenus que pourrait prendre un musée dédié à Athènes, c'est-à-dire un lieu qui raconterait l'évolution de la ville au travers de ses fragments historiques, de la préhistoire à l'époque moderne ? Développée pendant le paroxysme matérialiste du 20e siècle, en s'appuyant sur le dynamisme spéculatif débridé des petits capitaux de ses citoyens, Athènes a grandi en englobant et couvrant son contexte, enterrant les rivières, grimpant sur les collines. Son tissu urbain dense et continu, aux bâtiments similaires, ne laisse que très peu d'espaces vides qualifiés. Pourtant le résultat n'est pas une ville anarchique mais plutôt une ville étalée, constituée d'un collage de quartiers aux trames régulières formant un ensemble sauvage, disparate et non planifié, qui contraste avec les représentations réelles ou fantasmées de la ville antique et le petit territoire des quartiers anciens visités par les touristes.

Nous avons imaginé un musée caché au sein de l'un de ces quartiers que le visiteur ignore. Installé dans le tissu existant, il occupe tous les appartements situés aux mêmes niveaux des immeubles d'un îlot urbain. Le visiteur passant d'appartement en appartement découvre un récit des vides urbains fortuits et inattendus, des usages spontanés, des objets du quotidien qui nous lient à la ville.

Équipe :

- Vassily Laffineur, Architecte
- Alexandra Haritatu, Historienne, muséologue
- Marilena Kourniati, Architecte, historienne
- Théo Braghini, Architecte
- Achille Anjoras, Architecte
- Yorgis Yerolybos, Photographe

LES 18 issues du Festival de la ville sauvage

PROPOSITIONS

Le monde nous hurle en silence de faire moins et de faire mieux

*Moins de pollution,
Moins de choses,
Moins d'inconscience,
Moins d'impudence,
Moins de résignation.*

*Pour faire moins il nous faut faire beaucoup, beaucoup plus.
Il nous faut plus d'idées,
Plus de courage,
Plus de radicalité,
Plus de risque,
Plus de beauté.*

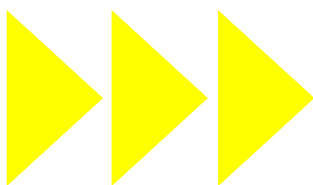
Nous n'avons pas besoin de construire plus mais de construire mieux et que nos constructions puissent s'adapter aux mutations qui sont à l'œuvre.

Nous n'avons pas à reculer ou à puiser dans le passé, nous sommes faits pour aller de l'avant, explorer de nouveaux chemins.

Et tous les chemins doivent nous guider vers le respect de la nature que nous avons trop longtemps bafouée, donc vers le respect du vivant, sans supériorité anthropocène.

Pour changer la manière de penser, et fabriquer la ville ici et maintenant, afin de permettre aux architectes de construire des bâtiments pour ceux qui y vivent plutôt que pour ceux qui en vivent, et aux urbanistes et aux politiques de leur emboîter le pas !

Perdre du temps pour gagner de l'espace,
Chercher pour exister,
Expérimenter sans frein,
Faire confiance,
Transformer les contraintes en une force, ce faisant... permettre la fabrication et l'avènement de la ville euphorique
Tout ça peut se traduire concrètement



ÉDUCER - SENSIBILISER

1. Permettre l'exigence citoyenne

Nous vivons tous entourés d'architecture, pourtant, nous méconnaissons tous cette discipline et n'avons pas les codes pour juger ce qui nous entoure. Pour permettre aux citoyens de devenir exigeants avec leur cadre de vie, l'architecture doit être enseignée à tous, au même titre que les autres arts. L'architecture ne se résume pas à « fabriquer des bâtiments » ou à « faire du BTP » ! Il s'agit de dire et redire encore et encore qu'il s'agit d'une discipline culturelle.

2. Permettre la qualité de la décision publique

Que les personnes en charge des décisions en matière d'urbanisme se demandent si les projets qu'ils valident participent du bien commun, et pour ça qu'ils soient formés aux politiques urbaines et sensibilisés aux impératifs de construction consécutifs aux changements climatiques. Que les personnes chargées d'instruire les dossiers d'urbanisme et de construction puissent comprendre la qualité d'un projet, non pas de manière subjective, mais avec une cible impérative à laquelle l'instructeur devra répondre : Qu'est-ce que ce projet invente ?

3. Faire de la réalité le support de l'imaginaire

Que les étudiants en architecture soient formés aux réglementations d'urbanisme, et que leurs projets d'atelier s'y réfèrent, non pas pour s'y soumettre mais pour connaître les limites et s'en affranchir ; que leurs projets soient vivants et pas théoriques !

FAIRE ÉVOLUER LA RÉGLEMENTATION

4. Légiférer pour permettre la mixité sociale dans tous les quartiers

- Interdire la sectorisation programmatique pour permettre le mélange et la vie.
- Imposer 30% de logements sociaux par opération, en les rendant impossibles à différencier des autres appartements, ni par la qualité des prestations, ni par leur accès. C'est la condition pour que les logements sociaux ne soient plus stigmatisés.
- Plafonner le prix du foncier pour chaque opération en limitant les plus-values pour donner une chance aux projets d'être valorisés.

5. Revoir le code de la construction

- Imposer que tous les logements soient traversants pour créer des ventilations naturelles, qu'ils incluent au moins 20m² de surface extérieure, qu'ils soient construits avec a minima 70% de matériaux biosourcés, et qu'ils utilisent en priorité une isolation en chanvre.
- Imposer de planter toutes les terrasses de cannabis, de chanvre, et de toutes autres plantes aux vertus bioclimatiques.
- Imposer la plantation d'un arbre à haute tige pour 10m² construits.
- Permettre à chacun des lieux d'être réversible : un logement doit pouvoir devenir un bureau, un T3 doit pouvoir s'adjoindre une nouvelle pièce pour devenir un T4, un parking doit pouvoir devenir une école ou un musée...

6. Faire évoluer les modalités du permis de construire

Aujourd'hui, le bilan carbone des projets est peu lisible et pèse trop peu pour l'obtention des permis de construire. Il s'agit donc de donner à ce paramètre une place plus importante pour privilégier des projets de réhabilitation plutôt que de démolition / reconstruction, et aller ainsi vers la lutte contre l'étalement urbain et la ZÉRO CONSOMMATION DES SOLS : «En partant de l'ancien modèle de ville interclassiste et en pratiquant une restauration philologique de la ville historique (la ville-campagne), toutes les interventions des administrations municipales conduites ont appliqué la règle de «zéro consommation de sol» et ainsi empêché la bétonisation des espaces verts restants dans le centre historique.» Leoluca Orlando

7. Faire évoluer les modalités de passation de commande

Valoriser le critère architectural des projets dans les marchés publics à hauteur de 50% minimum en imposant la Maîtrise d'Ouvrage Publique (MOP) ; et par conséquent supprimer les Marchés Globaux de Performance (MGP), les Partenariats Publics Privés (PPP) sur tous les appels d'offres ainsi que les dialogues compétitifs trop peu rémunérés et les appels d'offres sur notes méthodologiques.

**REPOSITIONNER LES ACTEURS
- RENFORCER LE BIEN
COMMUN / LE RÔLE DE LA
PUISSANCE PUBLIQUE**

8. Bien définir les commandes

Chaque collectivité territoriale devrait monter et disposer d'un comité territorial réunissant les compétences nécessaires à la compréhension et la projection d'un territoire : programmistes, architectes, géographes, anthropologues, artistes, sociologues...

Ces comités pourront travailler sur la connaissance fine du contexte et ainsi permettre une commande publique pertinente, tant sur l'usage que le dimensionnement.

9. Paysaniser l'architecte

En cas de groupement de maîtrise d'œuvre, imposer que le mandataire travaille à l'endroit de l'étude.

10. Le "permis d'inventer" par la commande publique

La commande publique doit reprendre ses droits et ses responsabilités d'aménageur et de maître d'ouvrage, en permettant d'inventer. Aujourd'hui, les décideurs publics ont le droit de confier aux promoteurs la responsabilité de construire les équipements et d'aménager les espaces publics des îlots dont ils ont la charge.

Or l'objectif d'un promoteur est d'abord la rentabilité, parfois au détriment de la qualité. Les équipements et espaces publics doivent faire l'objet d'appels à projets d'architecture, d'urbanisme et de paysage, pour proposer des solutions créatives et qualitatives pour l'intérêt général.

11. Contraindre les promoteurs à innover dans la production de logements

80% de la commande est aujourd'hui privée, et concerne du logement. Chacun doit jouer sa partition : au promoteur, la quantité sans être au détriment de la qualité ; au bailleur, la qualité et l'expérimentation ; à l'architecte, la proposition de solutions. Pour qu'en bout de chaîne les projets soient meilleurs, il s'agit d'impliquer les bailleurs dès la définition du projet par le promoteur et avant le dépôt du permis de construire par l'architecte. Le rôle du bailleur à cette étape sera de garantir la présence dans le cahier des charges de demandes d'innovation sur les volets de l'éco-responsabilité, et de la qualité des espaces communs...

12. Sécuriser les architectes

La valeur culturelle de l'architecture est insuffisamment identifiée. Il s'agit donc :

- Que les architectes soient rémunérés pour les phases d'études et de faisabilité : la coutume voulant que toutes les études capacitaires ne soient pas réglées incite les architectes à passer le moins de temps possible dessus. En conséquence les projets qui en découlent ne peuvent être que mauvais ou, au mieux, médiocres et ainsi s'érigent des pans entiers de villes standardisées et laides.
- Que tous les contrats passent par l'ordre des architectes, garant du respect et de l'exécution du contrat, et d'un taux minimum de rémunération des agences.
- D'interdire le dumping des honoraires entre architectes et la demande d'affichage des chiffres d'affaires des agences dans les appels d'offres.
- D'interdire aux urbanistes d'être architectes a fortiori dans les « master plans » qu'ils ont eux-mêmes conçus.

DONNER ACCÈS - DROIT À LA VILLE

13. Celui qui vit quelque part est de cet endroit

«Celui qui vit à Palerme est Palermitain»
Leoluca Orlando

Palerme est un exemple de transformation d'une ville, M. Orlando l'a permis par l'hospitalité d'abord et par une immense politique culturelle ensuite qui a concerné chaque Palermitain. Que chaque ressortissant étranger justifiant d'un salaire minimum et d'une adresse soit régularisé. C'est la condition pour que tous les habitants d'un lieu se sentent impliqués par le lieu qu'ils habitent.

14. Construire la ville à une autre échelle

Chaque habitant d'une ville peut souhaiter l'émergence d'une ville accueillante, soucieuse de son patrimoine, construite de façon harmonieuse et respectueuse de son environnement. Pour autant, seul, un citoyen n'a pas nécessairement les moyens d'agir. Permettre aux habitants d'une ville de se regrouper pour qu'ils puissent investir ensemble, chacun à la hauteur de ses moyens, permettra de favoriser la concrétisation de projets émanant de la société civile et positifs pour l'intérêt général.

Créer des dispositifs législatifs favorisant la création et la montée en puissance des foncières solidaires.

15. Ville créative : que l'espace public vienne en soutien de l'intérêt général

Créer c'est transformer, «il faut respecter le passé mais c'est tout» disait Niemeyer et il faut «provoquer ces transformations». «Comment les provoque-t-on ? Il faut se mettre à l'écoute, établir des liens de confiance, mais aussi savoir comment jouer le rôle de provocateur. Car si nous ne provoquons pas, nous n'obtiendrons pas de réponse.» Francesco Careri. L'espace public, c'est l'espace commun, c'est l'espace de la rencontre et de l'égalité. Ce sont les premiers endroits d'une ville qu'un visiteur arpente. C'est l'image de marque des villes et le seul et véritable espace démocratique. Nous devons donc prendre soin des espaces publics. La ville de Medellin a pu être transformée grâce à la création de la démocratie locale. «Le rôle joué par les architectes, les urbanistes, les sociologues ou les ingénieurs a vraiment été fondamental. Le changement s'est amorcé à travers la démocratie, à travers le développement participatif. C'était la seule façon de construire la ville et d'assurer sa survie.» Jorge Pérez-Jaramillo

Que les collectivités proposent des espaces vivants avec une programmation de conférences, rencontres, spectacles, expositions, débats où tout un chacun pourra s'exprimer.

REPENSER LA CARTOGRAPHIE DES VILLES ET DES LIEUX

16. Permettre le désenclavement

Mixer les échelles en implantant des tours au cœur de quartiers résidentiels, mettre en place des moyens de transports publics multimodaux, bref, densifier en proposant des alternatives à l'étalement urbain pour pacifier les espaces publics et les traiter de manière qualitative. Que l'ensemble des Plans Locaux d'Urbanisme soient révisés en ce sens.

17. Valoriser l'informel

Et si nous acceptons de nous inspirer de la ville informelle, non pas pour faire l'apologie des taudis mais pour faire le constat que les constructions doivent être plus légères, plus adaptatives, capables de répondre aux mutations de la société et d'offrir un espace public solidaire ? La ville informelle doit sans cesse se réinventer. L'urbanisme transitoire n'est pas, pour plus d'1 milliard de la population, et 1/3 de la population des pays du tiers-monde, une fantaisie bobo mais une obligation de survie.

Ici se pose la question de la pérennité des bâtiments et de ce qu'ils permettent. Paradoxalement les projets pharaoniques d'Arabie saoudite comme The Line ou des pays du golfe Persique sont morts avant d'être nés puisque aucune évolution n'y est possible. La ville informelle au contraire est la ville des possibles, la ville naissante, la ville vivante, la ville de la création et de l'invention, la ville euphorique donc !

Que la construction et la réflexion de la ville soient favorisées à l'échelle de la parcelle plutôt qu'à celle de l'ilot.

18. Interdire la voiture en centre-ville

Et pour cela :

- Création de parkings silo de délestage en périphérie des villes, dont l'usage pourra être réversible dès que la voiture sera supprimée,
- Transformation de l'espace public et des modes de mobilité.

Et pour aller plus loin

Ces propositions visent à corriger un système aujourd'hui défaillant et inadapté aux besoins de notre temps. Tout cela permet-il d'échafauder un projet de société ?

Un projet commun ? Si oui, quels pourraient en être les contours ?

La question de la propriété privée ne doit-elle pas être posée ? Question qui amène à la question de l'espace public.

Au fond, pas de projet de société sans un projet d'architecture pour tous en tant que discipline culturelle !

LA SUITE...

Il n'y aura pas d'un côté le monde de la pensée, de l'autre le faire ou encore l'œuvre.

Il y a « faire avec les mains » comme disait Jean-Luc Godard.

Et c'est ainsi que Va jouer dehors ! est une chambre d'expérimentation de ce tout ce qui touche à la ville : projets, études, écrits, publications, rencontres et festival.

C'est bien ce qui définit la recherche-action !

C'est ça, la révolution : c'est ouvrir et se donner par tous les moyens la capacité de faire.

La première règle est de changer de paradigme dans l'élaboration d'un projet.

On ne doit plus opposer rentabilité d'un côté et beauté de l'autre, mais faire en sorte que l'usage et surtout l'invention soit la matrice du projet, de là naîtra la beauté.

Ainsi sont à venir et advenir :

Le deuxième numéro de cette revue euphorique

Des tandems

La parution d'un livre

Et bien sûr, l'édition du Festival de la ville nomade, en octobre 2023

À très vite !

Matthieu Poitevin

Partenaires de l'Architecture Euphorique n°01



respect



Principaux partenaires de l'édition 2022 du festival



C'était depuis et à Marseille.

C'était une folie groupée, une errance rageuse imaginée et propulsée par Matthieu Poitevin et l'équipe de Va Jouer Dehors avec l'ensemble des partenaires publics et privés.

Le Festival de la Ville Sauvage a invité, rassemblé, provoqué : des réponses, des partages d'expériences — sensorielles, intimes, collectives.

Trois journées

De points de vue, de paroles, de gestes ;
De rapprochements, de convictions, d'émotions ;
De convivialité, de sourires et de désirs ;
Qui ont filé comme rarement ;
Précieuses.

Habitant.e.s, architectes, urbanistes, artistes, philosophes, étudiant.e.s, cuisinier.e.s ...
Ensemble.

Une restitution comme le Festival, comme la ville.

Une trace comme celles générées par l'architecture : d'un moment de société et d'un instant dans le monde.
Une édition composite, augmentée, collégiale, sensible, à partager.

Dirigée, coordonnée et publiée en novembre 2022 par Va Jouer Dehors, respect — Groupe SOS, et la Fondation Jean-Jaurès.

Va jouer dehors ! est une association fondée en 2019 par Matthieu Poitevin suite à l'effondrement d'immeubles de la rue d'Aubagne fin 2018, tragédie qui marque l'urgence de repenser la ville de Marseille - et la ville en général. L'association veut permettre à la ville de se réparer et de se projeter dans un futur possible, apaisé et plus doux peut-être.

Cela passe par la création d'espaces de rencontre et de réflexion collective entre les acteurs concernés par le territoire urbain : architectes, urbanistes, élus, promoteurs, écrivains, cuisiniers, artistes, philosophes, journalistes, citoyens... L'ambition de Va jouer dehors est de mettre des énergies en commun, de sortir des contingences individuelles pour proposer des projets concrets, qui nous ressemblent et qui nous rassemblent.

La Fondation Jean-Jaurès est à la fois un think tank, un acteur de terrain et un centre d'histoire au service de toutes celles & ceux qui défendent le progrès et la démocratie dans le monde. Mobilisant les pouvoirs publics, les politiques, les experts mais aussi les citoyens - la Fondation Jean Jaurès favorise un débat public décloisonné en faisant émerger les meilleures idées en créant des occasions de dialogue entre universitaires et responsables politiques, syndicaux, associatifs.

À l'occasion du / et en partenariat avec le Festival de la Ville Sauvage, la Fondation Jean Jaurès a mené une enquête inédite portée avec l'Ifop, auprès des habitants de Marseille sur la manière dont l'architecture, les politiques publiques, l'aménagement, la maison rêvée, pourraient être repensés et imaginés.

respect pose un acte d'engagement en démontrant au fil des trimestres que nous avons toutes et tous un rôle déterminant à jouer. Entre récits intimes et révolutions collectives, respect est le nouveau média du Groupe SOS qui s'incarne par des visages, des mouvements, des aspirations et donne la parole à des voix uniques, singulières, universelles. Pour comprendre notre histoire, dépasser les injonctions, soutenir les luttes.

En partenariat avec le Festival de la Ville Sauvage, respect a dédié le dossier central de son numéro 03 aux défis de l'habiter aux côtés de ceux de l'éduquer pour questionner le désir intime et collectif de dire « nous ». Entre entretiens, explorations photographiques d'Olivier Amsellem et un sondage collaboratif inédit de mots, témoignages, émotions, idées et envies pour changer nos manières de vivre la ville à travers 19 questions libres ou à choix multiples sur la vision intime de la ville, de ses espaces, de ses habitants, ses animaux, ses limites.

Direction de la publication :

Matthieu Poitevin, Architecte fondateur de l'agence Caractère spécial, Président de Va Jouer Dehors
Claire Andries, Directrice générale Groupe SOS Culture
Jérémy Peltier, Directeur des études de la Fondation Jean-Jaurès

Coordination éditoriale :

Johanna Larosa, Julien Diers et Noémie Benkrim

Design Graphique :

Studio Fréro

